This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

DC
255
.D85
M67
1858

A 823,293

1817
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DUPIN

Digitized by Google

EN VENTE CHEZ LE MÊME LIBRAIRE

CONFESSIONS

DE MARION DELORME

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.

18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

Paris. — Typ. de Gaittet et Cie, rue Gît-le-Cœur, 7.

Digitized by Google

Digitized by Google

P. Gervais del et fc

DUPIN AINÉ

Digitized by Google

Imp. Hadingue r. du Four 1 2 63 Paris

LES CONTEMPORAINS

DUPIN

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS — 1858

CHEZ L'AUTEUR

48, rue des Marais-Saint-Martin

Et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger

L'auteur se réserve le droit de traduction et de reproduction à l'étranger

Digitized by Google

DC
255
.D85
M67
1858

Digitized by Google

13-280461

6-12-62

DUPIN

On nous accuse d'être envers la bourgeoisie d'une injustice criante et de la rendre systématiquement victime de nos attaques.

Nous avons eu un tort, celui de ne pas définir plus clairement ce que nous entendons par bourgeois.

Digitized by Google

Le bourgeois pullule autour de nous ; il nous déborde, il nous envahit. Impossible de faire un pas sans rencontrer un bourgeois. C'est la plaie d'Égypte de notre civilisation, c'est le fléau du siècle, c'est un autre déluge.

On peut compter jusqu'à cinquante espèces différentes de bourgeois.

Il y a le bourgeois du cocher de fiacre, le bourgeois de M. Scribe, le bourgeois de M. Jules Janin, le bourgeois du *Charivari* et le bourgeois de M. Commerson du *Tintamarre*. Chaque fabricant de vaudeville a son type de bourgeois, chaque journaliste drape le bourgeois à sa fantaisie et à sa mode. La dernière des feuilles de chou rit du bourgeois, turlupine le bourgeois, éreinte le bourgeois.

Digitized by Google

Exemple :

Il est un gras bourgeois retiré des affaires;
Il a dans le commerce appris les mœurs austères,
Clouant sur sa figure un sourire hébété,
N'ayant tête ni cœur, ignorant toute chose,
Et ne distinguant pas un chardon d'une rose;
Dormant, mangeant, buvant, et, pour se porter bien,
Ne vivant pas trop vite et ne pensant à rien.
Il ne lit qu'un journal, il digère à merveille,
Et sa riche santé se voit à son oreille;
Il fait sonner bien haut l'orgueil de ses écus,
Qui règnent à la place où manquent les vertus.
Cuirassé d'égoïsme, il végète, il engraisse,
Et nulle émotion ne trouble sa vieillesse.
La charité, les arts, il ne les connaît pas,
Et, s'il pleure, ce n'est qu'aux drames de Dumas.
Tous les jours sont pareils en sa stupide vie.
Il possède enfants, chien, chat, femme et parapluie.
Bourgeoisement il vit et meurt bourgeoisement;
Pauvre dans sa jeunesse, et vieux dans la fortune;
Tour à tour épicier, maire de sa commune...
Et l'on bat le tambour à son enterrement[1] !

Tous ces bourgeois-là, nous devons en

[1] Henri Cantel, *Journal des Bains*, numéro du 15 avril 1854.

Digitized by Google

convenir, ont quelque trait de ressemblance avec le nôtre, surtout par le côté ridicule.

Mais disons-le bien vite, afin de mettre à l'abri les susceptibilités honorables, on peut être de la bourgeoisie sans être bourgeois.

Le jour où les parchemins de la noblesse ont perdu leur prestige, il s'est formé une aristocratie nouvelle, l'aristocratie de l'intelligence. Dès lors, il n'a plus suffi de tenir en main la bannière des ancêtres et de se pavaner à l'ombre d'un blason. Debout sur les ruines des vieux siècles, la liberté victorieuse a dit à la France : « Tes enfants ont tous les mêmes droits ; voyons quel usage ils sauront en faire ! »

Digitized by Google

Soixante ans se sont écoulés depuis ce jour d'émancipation universelle. On peut étudier les résultats.

Ils sont ce qu'ils devaient être.

Quand le soleil de la liberté chauffe une terre fertile, ses rayons la fécondent ; mais ils dessèchent le sol ingrat et ne font qu'accroître son impuissance.

Regardez autour de vous, et dites si nous avons tort.

Les esprits sains, les cœurs généreux, les âmes droites, ont pris leur vol du côté des hautes sphères. De nouvelles gloires ont surgi, de nouvelles étoiles ont brillé à l'horizon social.

Mais l'effet de la liberté n'a pas été le même sur tous.

Il y a dans les intelligences une hiérar-

Digitized by Google

chie que Dieu lui-même a cru devoir établir et qui tient à la loi primitive des mondes. Les hommes ne se ressemblent véritablement que par l'orgueil, et, quand l'ignorance émancipée a pu jouir des mêmes droits que le génie libre, il y a eu autour de nous malaise, bouleversement, souffrance.

Alors est apparu ce que nous appelons le bourgeois, c'est-à-dire un être myope, incomplet, rempli d'amour-propre et de prétentions; une créature maladive et boiteuse au point de vue moral, qui a voulu du premier coup marcher sans béquilles et qui s'est jetée maladroitement dans toutes les ornières.

Voyez-vous cet homme à la tournure commune, au sourire niais, au regard plein

Digitized by Google

d'impertinence? Il parle plus haut que vous, il tranche les questions les plus ardues ; il traverse sans gêne le champ philosophique et religieux, écrasant tout, fauchant tout. Il a lu Voltaire et ne salue plus son curé : — bourgeois !

Écoutez cet autre, dont le ton, s'il est possible, est plus dogmatique et plus présomptueux encore. Le verre en main et la pipe aux lèvres, entouré d'un nuage d'ivresse, de tabac et de sottise, il règle les destinées du monde, critique la Chambre, blâme un ministre, et donne au besoin l'appui de son vote aux doctrines politiques les plus extravagantes : — bourgeois !

Regardez ce troisième personnage à l'œil stupide, aux reins sanglés par une serpillière. Il compte la recette du jour et

Digitized by Google

frémit en s'apercevant qu'il a vendu de moins une livre de mélasse et trois paquets de chandelle. Demain il fermera boutique, donnera ses armes aux insurgés et laissera faire une barricade à sa porte : — bourgeois !

On pourrait tracer vingt portraits analogues.

Nous avons dit que le bourgeois était la plaie du siècle, et nous le maintenons.

Avec sa demi-intelligence, son demi-savoir, son demi-patriotisme et son orgueil au grand complet, il embrouille tous les éléments sociaux et nous plonge depuis soixante années dans le chaos des révolutions.

Ce collin-maillard éternel trébuche con-

Digitized by Google

tre tous les écueils, tombe dans tous les piéges.

N'ayant pas eu l'esprit, en Février, de soulever un coin de son bandeau, il a bêtement attrapé la République, en croyant mettre la main sur la Réforme.

On a beau lui crier : Casse-cou ! il persiste à marcher à tâtons dans la politique. Il se heurte en aveugle contre la science. Parfois, s'il arrive, de chute en chute, à mettre un pied dans le sanctuaire des lettres et des arts, c'est pour le déshonorer par l'agiotage ; il y implante avec le mauvais goût les mœurs sordides de la boutique, les calculs ignobles du comptoir. Il tend à ramener tout aux bornes étroites de son horizon.

Nécessairement on conclura de ce qui

Digitized by Google

précède que la liberté porte de mauvais fruits; mais ce n'est pas un motif pour couper l'arbre et le jeter au feu.

Le bourgeois mûrira, soyez sans crainte.

Il se révolte bien un peu contre la critique, il se drape dans son amour-propre, il se regimbe sous l'aiguillon du ridicule. Tant mieux! c'est bon signe. On voit qu'il sent la pointe.

Éperonnez, éperonnez toujours!

Ce cheval poussif quittera l'ornière et finira par se mettre au galop.

Le personnage dont nous allons, dans ce petit volume, détailler la fantasque existence est un des types les plus remarquables de cette bourgeoisie émancipée en 93, et qui s'est trouvée tout à coup maî-

Digitized by Google

tresse de la situation sans être prête à l'étayer et à la soutenir.

Certes, M. Dupin ne doit pas être classé parmi les bourgeois veufs d'intelligence.

Seulement, avec un esprit supérieur et développé par l'étude, il n'a pu se corriger ni du manque de tact, ni des inconséquences, ni des habitudes mesquines et rétrécies de sa caste. On l'a vu perpétuellement, au contraire, exagérer tout cela, comme s'il avait eu peur d'être pris pour un autre, et comme s'il eût voulu résumer en sa personne la bourgeoisie tout entière.

Dussions-nous vivre cent ans, nous n'oublierons jamais le jour où pour la première

Digitized by Google

fois nous avons eu l'honneur d'apercevoir M. Dupin.

C'était, si nos souvenirs sont exacts, au mois d'avril 1835.

Un de nos amis, alors député des Vosges, cédant à nos instances curieuses, nous avait fait entrer dans cette galerie éclatante de dorures, construite tout exprès pour joindre le palais de la Présidence au palais Bourbon.

Nous étions là depuis un quart d'heure, comptant les minutes avec impatience.

Tout à coup la porte du fond s'ouvre ; un huissier paraît et crie d'une voix solennelle :

« Monsieur le président de la Chambre ! »

Absolument comme on eût crié au Louvre :

Digitized by Google

« Le roi ! »

De chaque côté de la galerie la foule se range respectueusement, et nous voyons s'avancer un homme, à la face commune, au pas inégal et lourd.

Ses gros souliers ferrés martèlent un splendide tapis d'Aubusson.

Il tient un rouleau de papiers de la main droite. Sa main gauche est engloutie dans la poche béante d'un large pantalon de la coupe la plus campagnarde, et son habit noir aux longues basques, façonné plus grossièrement encore, dessine deux épaules carrées et robustes comme celles d'Atlas.

On voit que M. Dupin porte le monde législatif. Sa mine, sa démarche, sa contenance trahissent le sentiment de vanité

Digitized by Google

puérile qu'inspirent à son cerveau bourgeois les fonctions dont il est revêtu.

Deux grands escogriffes dorés sur tranche l'accompagnent, les tambours battent aux champs sur son passage.

« Regardez ! semble dire M. Dupin à la foule, me reconnaissez-vous? Il reste quelque chose de vulgaire dans ma tournure, mais je m'en fais gloire. Mon origine est avouée, mes ancêtres ne sont pas loin, je suis le tiers état ! C'est moi qu'on a vu si longtemps le front courbé comme le courbe l'esclave. Un beau jour, avec l'aide du peuple, que je bride aujourd'hui, je me suis redressé menaçant, terrible. Rois, nobles, prêtres, j'ai tout abattu. En vain ils ont essayé de se relever de leur chute : j'ai triomphé de l'Empire, j'ai triomphé

Digitized by Google

de la Restauration, je triompherai de n'importe quel gouvernement. Place au tiers état ! place au bourgeois ! Mon règne commence. »

Dupin (André-Marie-Jean-Jacques) est né le 1er février 1783, à Varzy, petite ville du Nivernais, fortifiée sous Henri III, et que les huguenots rendirent industrielle après l'édit de Nantes.

Il a deux frères plus jeunes que lui, qui se sont distingués, l'un dans les sciences, l'autre au barreau [1].

Jadis, dans un certain monde politique, on disait les Dupin, comme on dit les Gracques et les Horaces.

[1] MM. Charles et Philippe Dupin.

Digitized by Google

Leur père, un des membres les plus ardents de la première Assemblée législative, se trouva bientôt victime de la tempête qu'il avait provoquée. Poursuivi par les terroristes, il se réfugia dans sa famille; mais on vint l'arracher des bras de sa femme et de ses enfants pour le plonger dans les cachots de Nevers.

Il eut la chance, très-rare à cette époque, de ne pas être conduit à l'échafaud.

Une fois libre, et bien décidé à ne plus s'exposer aux orages de la Révolution, M. Dupin père s'occupa de l'éducation de ses fils.

En ce temps mémorable, il n'y avait plus d'écoles, ou celles qui existaient se bornaient à enseigner aux élèves les *Droits de l'homme* du citoyen Robespierre, su-

Digitized by Google

blime formule qui, au sens des gouvernants d'alors, remplaçait avec avantage toutes les études regardées comme nécessaires, le grec, le latin, l'histoire, la philosophie et les sciences exactes.

Heureusement, André-Marie-Jean-Jacques apprit tout ce que les terroristes ne croyaient plus utile à l'instruction de la jeunesse.

Grâce aux soins paternels, il reçut même les premiers éléments de la jurisprudence.

A l'âge de dix-sept ans, il vint à Paris suivre les cours de Tronchet [1], ancien collègue de son père, autorisé par le Directoire à ouvrir une *Académie de législation*.

[1] Le même qui sollicita, avec Malesherbes, le dangereux honneur d'assister de ses conseils le roi Louis XVI.

Digitized by Google

Le jeune homme aimait le travail; les plaisirs de Paris ne purent le détourner de l'étude.

Trois fois par semaine, le matin, il assistait aux leçons du savant jurisconsulte, et rentrait ensuite chez un avoué de la rue Bourbon-Villeneuve, dont il devint bientôt le premier clerc.

Jamais de promenades, jamais de distractions.

L'étudiant se faisait apporter à manger d'un gargot du voisinage, et remontait, le soir, dans une petite mansarde, au sixième étage, où l'attendaient encore des livres.

On va loin quand on est doué d'une telle persévérance.

Bonaparte, alors premier consul, rouvrit les écoles.

Digitized by Google

André-Marie-Jean-Jacques se présenta pour soutenir sa thèse et fut reçu le premier dans une séance solennelle, présidée par le ministre de la justice.

Ses examens furent brillants.

Après avoir de prime abord emporté la licence, il conquit le doctorat, de sorte qu'on put voir un jeune homme de vingt-trois ans proclamé doyen de tous les docteurs de cette époque.

On félicitait, un jour, notre héros du courage qu'il avait déployé dans des circonstances si ingrates pour l'étude.

— Hum! fit-il, ce n'était pas du courage, c'était de la peur.

— Allons donc!

— Oui, vraiment. Je tremblais de tous mes membres quand je voyais le premier

Digitized by Google

consul passer des revues au Champ de Mars, et je me disais : « Ce gaillard-là nous prendra tous pour faire de la chair à canon : il faut que je lui échappe ! »

Ainsi M. Dupin voulut être un grand légiste pour qu'on ne le contraignît point à devenir un grand capitaine.

Il détestait cordialement l'Empire.

Toujours premier clerc chez son avoué de la rue Bourbon-Villeneuve, il se mit à publier certain petit livre, qui lui attira sur les doigts, pour quelques allusions passablement directes, un coup de la férule impériale.

C'était un *Manuel du droit romain* [1].

[1] Il publia successivement douze ou quinze opuscules destinés à faciliter l'étude du droit. « Ces petits traités, dit Cormenin, ne sont guère que des compilations de science commune, brefs, concis, judicieux, mais sans

Digitized by Google

Notre jeune émule de Cujas, en discutant les lois de l'ancienne Rome et en rappelant quelques souvenirs historiques, avait donné au duc d'Enghien les traits de Germanicus, et à Bonaparte ceux de Tibère.

Son livre fut saisi par la police.

En outre, comme il se présentait, en ce moment-là même, pour une chaire à la Faculté de droit, il fut éliminé du concours.

— Consolez-vous, jeune homme, consolez-vous! lui dit le conventionnel Merlin, ex-ministre de la justice sous le Directoire, et très-influent à la Cour de cassation : je ferai en sorte de vous caser ici.

originalité. M. Dupin a la philosophie de l'expérience, il n'a pas la philosophie de l'invention; il ne sait pas créer. Il arrange, il broche un manuel; il ne composerait pas un livre. »

Digitized by Google

Effectivement, il le proposa pour une place d'avocat général qui se trouvait vacante.

Mais le grand maître de l'Université, M. de Fontanes, glissa un autre candidat entre Merlin et son protégé.

La place fut donnée à M. Joubert.

Dupin jura qu'on lui payerait ce passe-droit.

Sa réputation au barreau commençait à devenir colossale. Il avait une manière de plaider, moitié sérieuse et moitié bouffonne, qui amusait les juges et lui faisait gagner souvent les causes les plus désespérées.

Comme Sancho Pança, de verbeuse et joviale mémoire, M. Dupin était farci de drôlichonneries et de proverbes.

Digitized by Google

Il contait fort agréablement l'anecdote, hasardait parfois le calembour, et revenait à la cause, après ces petites échappées, pour fournir les arguments les plus irrésistibles et les plus victorieux.

Teste disait de lui :

— C'est un Paillasse doublé de Démosthènes.

M. Dupin avait un geste plein de saccades. Ses bras, comme ceux du télégraphe, montaient, descendaient sans cesse et se livraient aux évolutions les plus contournées et les plus bizarres ; mais sa voix était ferme, sa logique vigoureuse et sa science profonde.

Il était rare que son discours n'obtînt pas l'effet qu'il voulait produire.

Brusque, mordant, sarcastique, il tenait

Digitized by Google

l'audience tout entière suspendue à sa phrase, quelquefois triviale, mais toujours vive et toujours empreinte d'un cachet d'originalité.

En 1810, le grand juge[1] adjoignit le célèbre avocat à une commission chargée de classer et de mettre en ordre la multitude prodigieuse des décrets rendus par Napoléon.

Ces décrets passaient à l'état de lois de l'Empire.

M. Dupin débrouilla le chaos.

Il fit à lui seul la besogne de tous ses collègues, par amour pur du Code et sans cesser de garder rancune au pouvoir. On ne venait à lui, du reste, qu'en raison du bo-

[1] Régnier, duc de Massa.

Digitized by Google

soin qu'on avait de sa science, et l'on n'oubliait ni Germanicus ni Tibère.

Nous devons le dire ici, le malheur de M. Dupin est d'avoir fait des excursions en dehors de la magistrature.

Les dragées politiques tentaient sa gourmandise.

Il voulut d'abord en goûter quelques-unes, puis il s'affrianda et se mit à croquer la boîte entière.

M. Dupin était né pour être magistrat, pour rester magistrat.

La robe, dans notre société moderne, obtient toute la considération dont elle est digne, parce qu'on la voit rarement sortir du temple de la justice et balayer les antichambres.

Pourquoi M. Dupin n'a-t-il pas imité

Digitized by Google

le plus grand nombre de ses collègues? Ont-ils abandonné comme lui leur chaise curule pour aller s'asseoir sur un tabouret au pied du trône, pour se mêler aux intrigues des partis?

Non, vraiment.

Ils ont respecté la magistrature, ils ont compris qu'elle était un sacerdoce; ils se sont gardés de l'affubler de ce costume d'arlequin que la politique prête à ceux qui la fréquentent, et nous les en félicitons de grand cœur, tout en ayant le regret de ne pouvoir adresser les mêmes félicitations à M. Dupin.

Au lieu de s'incliner en silence devant le héros tombé, qui allait dans l'exil expier sa gloire, il applaudit bruyamment à sa chute.

Digitized by Google

Porté une première fois à la Chambre par les électeurs de Château-Chinon, il fut un des antagonistes les plus acharnés du gouvernement des Cent-Jours [1].

M. Dupin se mit à la tête de cette opposition systématique et antinationale, qui jeta le lacet aux jambes de César, en s'indignant de le voir encore debout. Il fut un de ceux qui lui suscitèrent le plus d'obstacles et qui anéantirent son effort suprême.

Grâce à M. Dupin et à ses amis, les hordes du Nord pénétrèrent dans nos murs.

[1] Quand Félix Lepelletier proposa d'élever une statue à Napoléon, sur les bords du golfe Juan, avec cette inscription : *Au sauveur de la patrie*, le député de la Nièvre s'écria : « Eh quoi! le poison de la flatterie cherche-t-il déjà à se glisser dans cette enceinte? » Il combattit le projet et le fit rejeter.

Digitized by Google

Elles insultèrent à la civilisation par leur hideuse présence [1].

Mais répondra l'ex-représentant de la Nièvre, nous devions sauver la liberté.....

Taisez-vous !

La liberté, ce n'était pas la Restauration qui devait vous la rendre. Il fallait empêcher la honte de la patrie, sauf à lutter ensuite contre le dictateur. Quand les barbares sont aux portes de Rome, on ne discute pas au sénat.

Vous oubliez, nous dira-t-on, que

[1] Un témoin oculaire nous affirme que les Cosaques attachaient leurs chevaux aux piliers des galeries du Palais-Royal. On les voyait laver leurs chemises dans les bassins et les étendre ensuite pour sécher sur les statues ; ils tordaient le cou aux cygnes et les mangeaient, les prenant pour des canards. Un soir, tout le quartier Saint-Honoré fut plongé dans les ténèbres, parce qu'ils avaient employé l'huile des réverbères à assaisonner de la salade.

Digitized by Google

M. Dupin avait à venger la saisie de son livre?

C'est très-juste.

On comprend que la puissance de ce motif de haine l'ait décidé à combattre énergiquement, dans le comité secret du 11 juin, le vœu de la Chambre tendant à proclamer Napoléon II, après l'abdication de l'Empereur à Fontainebleau.

Par sa conduite étrange, M. Dupin avait choqué le sentiment national.

Bientôt on le lui fit sentir.

Louis XVIII, revenu de Gand, voulait conserver le député généreux qui avait donné le dernier coup de massue au lion de Corse.

En conséquence, on nomma M. Dupin président du collége électoral de Château-Chinon.

Digitized by Google

Mais, bien que deux arrondissements de la Nièvre l'eussent présenté comme leur candidat, on le vit échouer à l'épreuve décisive et le collége départemental lui refusa ses suffrages.

Devinant la cause de cet échec, M. Dupin vira de bord.

Il résolut d'effacer de l'esprit des électeurs une impression qui lui était nuisible. Les circonstances favorisèrent cette brusque volte-face.

Toujours au pouvoir des armées ennemies, la capitale voyait naître une réaction aveugle, qui s'étendit bientôt dans les provinces. La terreur blanche relevait les échafauds. Des cours prévôtales, fonctionnant d'un bout du pays à l'autre, imitaient

Digitized by Google

la justice expéditive de 93 et se livraient à de sinistres représailles.

Ce fut alors que M. Dupin publia le fameux opuscule qui a pour titre : *De la libre défense des accusés*.

Il y avait là, certes, quel qu'en fût le mobile, un véritable élan de courage.

En revenant se placer sous l'égide de la magistrature, M. Dupin recevait d'elle un reflet de loyauté, de noblesse et de vertu. A cette époque de son histoire, le biographe trouve des pages qui semblent écrites pour Matthieu Molé et d'Aguesseau.

Nous savons qu'on lui reproche, même alors, d'avoir fait payer double ses plaidoiries. Peu nous importe.

L'avocat vit du barreau comme le prêtre vit de l'autel, et beaucoup des confrères de

Digitized by Google

M. Dupin n'auraient pas voulu pour tout l'or du monde s'exposer aux périls qu'il a bravés.

On ne peut en disconvenir, il a donné, dans ces mauvais jours, des marques éclatantes de courage civil.

M. Dupin défendit le maréchal Ney devant la Chambre haute [1] et déploya pour obtenir son salut toutes les ressources du talent oratoire. Mais une implacable volonté paralysa ses efforts. La victime était condamnée d'avance. Il ne fut même pas possible d'invoquer en faveur du glorieux soldat l'article 12 de la capitulation de Paris.

[1] MM. Berryer père et fils l'assistaient dans cette défense. Après la condamnation du maréchal, M. Dupin fut chargé de rédiger ses Mémoires.

Digitized by Google

Dix années après (nous sommes loin des pages héroïques), on vit avec surprise M. Dupin assister au convoi du procureur général Bellart [1].

— Que voulez-vous? répondit-il à ceux qui lui en faisaient reproche : il y a si longtemps que les défenseurs du maréchal ont envie de réciter le *De profundis* pour ses bourreaux !

Chez nous une réponse adroite sauve un homme.

Toujours est-il que M. Dupin ne devait pas plus apparaître là que M. de Girardin sur la tombe d'Armand Carrel.

Voilà ce que nous signalons comme une preuve du défaut de tact et de l'inconséquence du bourgeois.

[1] Accusateur du maréchal Ney.

Digitized by Google

La défense du maréchal Ney rendit M. Dupin populaire. Il plaida devant les cours prévôtales pour d'autres illustres accusés et donna l'appui de son talent aux journaux de l'opposition dans les nombreux procès qu'ils eurent à soutenir.

M. Dupin lui-même a fait son panégyrique à cet égard.

Écoutons-le parler en septembre 1830 :

« Pendant ces quinze années de lutte et de liberté, quel a été mon contingent? s'écrie-t-il. Moi, si indignement attaqué, qu'ai-je fait autre chose que défendre autrui? Avez-vous oublié les noms de mes clients? Nos généraux accusés ou proscrits, Ney, Brune, Gilly, Alix, Boyer, Rovigo! et les trois Anglais généreux sauveurs de Lavallette! et les victimes des troubles de

Digitized by Google

Lyon en 1817 ! et ces hommes politiques injustement accusés : Isambert pour la liberté individuelle, Bavoux pour les droits du professorat, de Pradt en matière d'élection, Mérilhou dans l'affaire de la souscription nationale ; Montlosier soutenu par moi dans toute sa querelle avec un parti qui, comme Protée, sait revêtir mille formes diverses et parler les langages les plus opposés, habile surtout à diviser ses adversaires, à se glisser dans leurs rangs[1] ! Et vous, gens de lettres, défenseurs de la presse, à qui je ne demandais pour récompense que votre amitié ! Jay, Dupaty, Béranger, Jal, Arnault, Jouy, Étienne, vous tous écrivains du *Miroir*, des *Débats* et du *Constitution-*

[1] Les jésuites.

Digitized by Google

nel, que j'ai défendus quatre fois... etc., etc. »

Voilà, certes, une magnifique et solennelle tirade.

Montons au Capitole et rendons grâce aux dieux!

Seulement, puisque nous permettons à M. Dupin de chanter sa louange, il est assez juste de lui signaler, même dans cette période splendide de sa vie, quelques-unes de ces inconséquences dont nous parlions tout à l'heure. Elles ont malheureusement contribué à le faire descendre de son piédestal.

Aujourd'hui vous êtes connu, maître Dupin.

N'essayez pas de cacher vos ficelles,

Digitized by Google

nous les voyons : elles passent sous votre robe !

Si vous étiez avec les gens de lettres d'un désintéressement aussi remarquable, vous plaît-il que nous disions pourquoi?

Parce que tous les procès de presse ont en France un écho sonore; parce que le journal que vous défendez, parce que l'auteur dont vous soutenez la cause, embouchent à votre profit le clairon de la réclame; parce que tout ce bruit, tout cet éclat mènent la foule à votre cabinet de consultation; parce qu'enfin vous eussiez payé, ne vous déplaise, et payé fort cher ces procès-là, pour peu qu'on eût fait mine d'en charger un autre que vous.

Est-ce vrai, maître Dupin?

Digitized by Google

Convenez au moins que la presse vous a rendu service pour service.

D'ailleurs, tout ce qui n'était pas journaliste doublait vos honoraires et le coffre-fort n'avait point à se plaindre.

Pourquoi nous forcer à tout dire?

Si les notes qu'on nous communique sont exactes, votre général Alix aurait crié comme un... client qu'on écorche.

Et M. de Pradt? Faut-il raconter l'anecdote qui a couru à son sujet?

Sauvé par son éloquent défenseur, il poussa l'avarice jusqu'à ne lui donner que mille écus. L'avocat remit sous enveloppe les *trois* billets de banque, et les renvoya sur l'heure à M. de Pradt, en

Digitized by Google

lui faisant écrire qu'il en fallait *six*[1].

Mais, encore une fois, ceci n'est point un crime. Le talent n'obtient jamais une trop riche récompense

Nous regrettons d'apprendre à nos lecteurs que M. Dupin, après avoir défendu deux fois Béranger, lui refusa nettement une troisième fois l'appui de sa parole. Il invoqua pour motiver ce refus un prétexte de convenance politique dont personne ne fut dupe.

La cour, par une mesure exceptionnelle dans les procès de l'illustre chansonnier,

[1] Une chanson railleuse, dont voici le refrain, courut à cette époque au Palais de Justice :

Chez notre avocat éloquent,
Liberté, comme écus comptants,
Tout ça marche, tout ça marche,
Tout ça marche en même temps.

Digitized by Google

défendait à la presse de rendre compte des débats, et les plaidoiries de M. Dupin se trouvaient ainsi perdues pour le public.

On n'aime pas à tirer sa poudre aux moineaux.

D'inconséquences en inconséquences, notre avocat vit disparaître la popularité qu'il avait conquise.

Nous arrivons à cette désopilante histoire de saint Acheul[1], qui est sans conteste la meilleure bouffonnerie de l'époque, et qui souleva les éclats de rire de la France entière.

Mais expliquons, avant tout, l'origine de la querelle de M. Dupin avec l'ultramontanisme.

[1] Ancienne abbaye, située aux portes d'Amiens, et où les Pères de la Foi tenaient un collége sous la Restauration.

Digitized by Google

Elle commença le jour du fameux procès de tendance fait au *Constitutionnel* en 1825[1].

Accusé de menées anarchiques pour avoir signalé au pays les envahissements du parti prêtre, ce journal choisit M. Dupin pour le tirer d'affaire. Il pria notre héros de mettre en mouvement tous les ressorts de sa vieille éloquence.

Dieu sait comme l'orateur drapa ces pauvres jésuites !

Son plaidoyer ne fut qu'un buisson de pointes, un faisceau d'épigrammes. Il lança contre les bêtes noires du *Constitutionnel* toute l'armée des métaphores.

[1] Une loi, obtenue par le ministère Villèle, autorisait le gouvernement à poursuivre les journalistes sans avoir besoin d'incriminer spécialement tel ou tel de leurs articles.

Digitized by Google

« Eh! messieurs, criait-il, Protée n'est qu'une fable, mais le jésuitisme est une réalité! Faut-il, en deux mots, vous peindre l'institut de Loyola? C'est une épée dont la poignée est à Rome et dont la pointe est partout! »

Jamais gallican farouche ne traita ses adversaires avec plus de cruauté.

— Peste! vous jouez gros jeu, savez-vous? dit à M. Dupin, au sortir de l'audience, un avocat sournois. Les jésuites ne pardonnent jamais; leur influence est universelle, ils ont çà et là des milliers d'agents secrets. Qui vous assure que votre cuisinier ne soit pas un jésuite?

Le visage de M. Dupin se couvrit de pâleur.

Digitized by Google

— Mon cuisinier... Diable! murmura-t-il, je vais lui donner son compte.

— Bah! et votre valet de chambre, et vos autres domestiques? Renvoyez-les ce soir, ils seront remplacés demain par de nouvelles créatures des jésuites.

— Croyez-vous?

— Eh! parbleu, oui, je le crois! Je ne voudrais pas être dans votre peau.

M. Dupin rentra chez lui avec la fièvre.

Il n'osa toucher, pendant quarante-huit heures, à aucun des mets de sa table. Le jour, il voyait un jésuite dans chaque personne qu'il rencontrait; la nuit tout le sombre bataillon de Loyola traversait ses rêves. Cédant enfin à son inquiétude, il prit le chemin de la Picardie, décidé à jouer un coup de maître.

Digitized by Google

Qui fut bien étonné? ce fut le supérieur de Saint-Acheul, en recevant la visite de M. Dupin.

Les autres jésuites du collége, avertis de l'arrivée du prince des orateurs, se hâtèrent d'accourir pour lui faire accueil.

— Vous voyez, mes révérends pères, dit M. Dupin, je ne suis pas aussi diable que vous êtes noirs! (Il leur adressait un sourire câlin pour faire passer le bon mot. Le bon mot passa.) Je suis venu moi-même vous assurer qu'on peut être ennemi des principes sans détester les hommes, et d'ailleurs les paroles d'un avocat... vous savez? autant en emporte le vent. J'espère que vous ne me gardez pas rancune?

On lui protesta que non.

Digitized by Google

Des poignées de main s'échangèrent. M. Dupin faillit pleurer de joie.

Il était midi.

Notre homme déjeuna très-copieusement au réfectoire; puis, enchanté de la réception des bons pères, il assista dans la soirée à une procession du saint sacrement et porta l'un des cordons du dais avec une dévotion tout à fait édifiante [1].

Jugez de l'effet de l'anecdote, quand elle parut, le surlendemain, ornée de ses détails, dans les feuilles religieuses!

Toute la presse n'eut qu'une voix pour crier haro sur le jésuite.

En voulant se sauver d'un péril imagi-

[1] Après la cérémonie religieuse, il fit un discours où il compara l'institution de Saint-Acheul « à une autre *Cornélie*, à laquelle il suffit de montrer ses fils pour exciter chez ses ennemis la crainte et chez ses amis l'admiration. » — Textuel.

Digitized by Google

naire, M. Dupin venait de se précipiter, la tête basse, dans un péril sérieux.

Cette fois encore, il s'en tira par un bon mot.

« Si j'eusse vécu, écrivit-il, au temps où Énée descendait aux enfers, j'aurais voulu y descendre aussi et assister à une audience de Minos. »

Après avoir tourné cette jolie phrase, destinée, en compagnie de quelques autres, à former un opuscule justificatif, il se frotta les mains en disant :

— Bah ! les jésuites ne se fâcheront pas! Ils me connaissent. Si jamais ils se vengent de quelqu'un, ce ne sera pas de moi. Je leur ai prouvé que les avocats ont carte blanche.

Fort de cette belle argumentation, il reproduisit, un mois après, dans l'affaire

Digitized by Google

Montlosier, toutes les pointes et toutes les épigrammes employées à la défense du *Constitutionnel*.

La presse pardonna M. Dupin, et les jésuites ne le rendirent victime d'aucune tentative d'empoisonnement.

Nous avons l'air d'écrire une histoire grotesque; mais, en vérité, ce n'est pas notre faute. On remarque chez les hommes qui ont tenu le commencement de ce siècle des caprices si fantasques; ils se sont livrés à des sauts de carpe si plaisants, que personne aujourd'hui ne prend leur caractère au sérieux.

Il paraît que la Restauration a plus d'une fois cajolé le héros de la Nièvre pour l'attirer à sa cause [1].

[1] On lui avait offert une place de maître des requêtes,

Digitized by Google

Rien d'impossible à cela.

Notre personnage a des qualités réelles. On pouvait autrefois tirer parti de ces qualités, mais en le morigénant outre mesure, afin d'empêcher les défauts et les ridicules de prendre le dessus.

« Dans M. Dupin, dit Timon, il y a deux, trois, quatre hommes, une infinité d'hommes différents. Il y a l'homme du château et l'homme des boutiques, l'homme de saint Acheul et l'homme gallican, l'homme de courage et l'homme de peur, l'homme de prodigalité et l'homme d'économie, l'homme de l'exorde et l'homme de la péroraison, l'homme qui veut et l'homme qui ne veut pas, l'homme du passé et

avec quarante mille francs de traitement; mais il gagnait le double au barreau.

Digitized by Google

l'homme du présent, jamais l'homme de l'avenir[1]. »

Nous ajouterons après Cormenin que c'est l'homme de l'incertitude, l'esprit mal mûr, le génie qui tâtonne. L'orgueil bourgeois et la présomption du parvenu l'ont toujours entraîné hors de sa route.

Il n'a été beau, il n'a été grand que dans la magistrature. Seule elle a pu mettre en saillie le côté sérieux de son caractère.

Otez M. Dupin de ce théâtre solennel, vous ne trouverez plus en lui qu'un comique de troisième ordre.

« Mou, inconsistant et presque lâche dans les causes politiques, dit plus loin Cormenin, il se montre dans les causes

[1] *Livre des Orateurs*, p. 444.

Digitized by Google

civiles ferme, progressif, impartial et digne[1]. »

C'est un malheur que nous soyons d'accord avec beaucoup d'esprits sensés dans le jugement rigoureux que nous portons.

Jamais, pour examiner un homme, nous n'empruntons une lunette étrangère; mais nous sommes flatté quand la nôtre est d'accord avec celle des biographes qui nous précèdent.

Une des raisons pour lesquelles M. Dupin n'accepta pas les avances de la branche aînée tient peut-être aux relations intimes qu'il entretenait avec le chef de la branche cadette. Le duc d'Orléans l'avait choisi, depuis 1824, pour le mettre à la tête de

1 *Livre des Orateurs*, p. 443.

Digitized by Google

son conseil privé, avec quinze mille francs d'honoraires.

Il est probable que M. Dupin, tout en administrant la fortune du prince, agitait avec lui dans l'intimité quelques-unes de ces questions de haut libéralisme, dont la solution, quelques années plus tard, devait être un changement de dynastie.

Déjà la liste civile de Louis-Philippe montrait son museau de taupe.

Envoyé pour la seconde fois à la Chambre, en 1828, par un collége de la Sarthe, M. Dupin alla s'asseoir au centre, afin de n'exciter aucune inquiétude.

Il ne fallait pas laisser voir la ficelle orléaniste.

Comme tous les autres amis du Palais-Royal, notre député faisait patte de velours,

Digitized by Google

et n'en donnait ensuite que de meilleurs coups de griffe au pouvoir[1].

Le jour où parurent les ordonnances, tous les membres militants de la presse parisienne se rendirent chez le célèbre avocat, pour s'appuyer de la sagesse de ses conseils.

— Eh bien, lui dirent-ils, voilà du moins une attaque franche contre la liberté. Dieu merci, personne ne s'y trompe. Qu'allons-nous faire?

— Hum! répondit M. Dupin en secouant la tête; c'est fort grave!

[1] Il démasqua toutes ses batteries contre le ministère Polignac. Le 5 mai, M. de Peyronnet, ministre de la justice, qui n'avait pas jugé convenable de nommer M. Dupin procureur général, fut violemment attaqué par lui au sujet de la fameuse *salle à manger* pour laquelle on demandait une allocation de cent soixante-dix-neuf mille francs. L'adresse des *deux cent vingt et un* compte M. Dupin parmi ses plus chauds défenseurs.

Digitized by Google

— Trouvez-vous les ordonnances illégales?

— Très-illégales.

— Devons-nous refuser de nous y soumettre?

— Parbleu! Le journal qui accepterait une pareille violation de nos droits ne mériterait pas de conserver un seul abonné.

— Bravo! c'est carrément répondre. Alors vous êtes des nôtres; vous allez nous aider à organiser la résistance.

— Ah! permettez!... entendons-nous... Diable!... Je suis pour le conseil, mais l'action vous regarde... Serviteur!

M. Dupin congédia nos journalistes désappointés. Il fut complétement perdu dans leur esprit.

En somme, ces messieurs avaient tort.

Digitized by Google

Un avocat peut distribuer des coups de langue; mais des coups de fusil..... peste! on y regarde à deux fois. Qu'une révolution s'entame, que l'émeute hurle, très-bien! Marchez, enfants de la patrie! C'est le cas ou jamais de mourir avec gloire.

Seulement, dans l'intérêt de la France, il ne faut pas que tout le monde meure.

Ce jour-là, M. Dupin dit aux combattants :

— Descendez dans la rue; moi, je descends... à ma cave!

Aussitôt fait que dit.

La chaleur était étouffante. Il ne pouvait pas trouver une plus belle occasion de prendre le frais.

Malheureusement quelques pavés étourdis tombèrent par l'ouverture du soupirail et faillirent écraser notre homme.

Digitized by Google

Il vit qu'il n'était même pas en sûreté dans les entrailles de la terre.

Son épouvante ne connut plus de bornes. Il remonta chez lui, pâle, éperdu, frissonnant. La fusillade éclatait ; il se bourra les oreilles de coton pour ne plus l'entendre, fit matelasser toutes ses fenêtres, et se plongea dans une baignoire.

Nombre d'historiens dignes de foi prétendent qu'il y resta trois jours.

Ce qu'il y a de positif et de parfaitement clair, c'est que le 29, après la victoire, il arriva dispos et rafraîchi.

A l'entendre, il avait à lui seul fait la révolution. Des amis complaisants, qui ne s'étaient pas montrés plus que lui, voulurent bien, à charge de revanche, lui signer un certificat de courage, affirmant

Digitized by Google

l'avoir rencontré au plus fort de la bataille.

On se rend de ces petits services entre gens de cœur.

Un héroïsme couvre l'autre de son patronage, et, si les vrais combattants manifestent quelques doutes, on les dissipe avec la plus grande facilité.

— Ce brave M. Dupin, dit le peuple, je ne l'ai point aperçu, c'est vrai. Mais la mêlée était si chaude! Impossible d'avoir l'œil partout.

Là-dessus, Bertrand tombe dans le panneau, et Raton avance la patte : les marrons sont cuits.

Néanmoins on ne put convaincre tout le monde du courage éclatant de M. Dupin. Ses collègues les députés restèrent incrédules et le surnommèrent par dérision le

Digitized by Google

Sauveur. On fit circuler des anecdotes qui arrivèrent aux oreilles de la *Némésis*. Elle prit, un matin, son fouet de couleuvres, et en cingla les flancs de Raton.

Le vertueux avocat, l'exilé Démosthènes,
Par le peuple maudit, fut le *Dupin* d'Athènes.
Ce sauveur de la Grèce, intrépide en discours,
Chaussa des brodequins pour fuir dans les trois jours,
Et grossit largement son mince patrimoine,
Grâce aux philippes d'or du roi de Macédoine.

Voyez-vous d'ici les lourds souliers jetés dans un coin, et l'énorme pied de notre héros dans le brodequin d'un sylphe?

M. Dupin reprit, le 30 juillet, sa chaussure ordinaire et se rendit à Neuilly, chez le duc d'Orléans, pour le prier de recevoir, en attendant mieux, le titre de lieutenant général[1]. Il arrangea tout, décida

[1] Quand plus tard il s'agit de la couronne, le prince

Digitized by Google

tout, aplanit à son client le chemin du trône, escamota la république avec une adresse merveilleuse, rebadigeonna la Charte de 1814 et fut nommé, le 23 août, procureur général à la cour de cassation.

Tel fut le résultat de sa politique prudente et sournoise.

En vérité, nous sommes en présence d'un homme singulier.

Le lecteur a lieu d'être surpris, lorsqu'il nous voit, d'un bout à l'autre de cette étude biographique, passer sans transition du blâme à l'éloge et de l'éloge au blâme.

Qu'y faire pourtant?

voulut prendre le nom de Philippe VII. M. Dupin l'en dissuada. « Ce nom, lui dit-il, vous rattacherait à un passé que la France répudie. Elle vous accepte pour roi *quoique* et non *parce que* Bourbon. Appelez-vous Louis-Philippe Ier. »

Digitized by Google

Si l'individu a deux faces, il faut bien les offrir à vos regards.

Tout à l'heure vous avez vu l'homme politique, regardez à présent le magistrat. C'est à confondre le plus habile des psychologues.

Sur son siége de procureur général M. Dupin est grave, solennel, intègre.

Jurisconsulte profond, légiste plein de savoir, il apporte une clarté parfaite dans les questions de droit les plus obscures. Pas une autorité judiciaire qu'il ne règle, pas un empiétement administratif qu'il ne réprime.

Il retrouve ici, par un phénomène bizarre et pourtant très-explicable, la dignité qui lui échappe ailleurs. On oublie le Dupin de la Chambre, et l'on s'incline avec respect devant le ferme et

Digitized by Google

consciencieux organe du ministère public à la cour suprême[1].

L'Académie Française, ne considérant que le magistrat et l'écrivain, le reçut à cette époque parmi ses membres.

Une fois, une seule fois, on le vit apporter à la Chambre quelques-unes de ses qualités sérieuses; mais il sut très-mal choisir son heure.

C'était pendant la première session qui suivit les événements de 1830.

« Quand les associations politiques se multipliaient, dit M. de Loménie, quand

[1] Les réquisitoires de M. Dupin ont éclairé définitivement des matières d'une haute gravité : par exemple, la propriété littéraire (dépôt des exemplaires prescrit, — 1834); la responsabilité des médecins (affaire Thouret-Noroy); la question de pénalité contre l'incendiaire volontaire de sa propre maison, etc., etc. Ses œuvres oratoires se composent de plus de quatre mille plaidoyers civils ou criminels.

Digitized by Google

les clubs étaient non-seulement tolérés, mais encouragés par des fonctionnaires publics, et quand les têtes, même les plus gouvernementales, ne voyaient d'autre moyen d'arrêter leurs progrès qu'en réglant leur action, M. Dupin les combattait hautement, absolument, sans ambages, sans restrictions, les déclarait incompatibles avec l'ordre, et réclamait énergiquement leur complète abolition. Quand les ouvriers descendaient sur la place publique et demandaient à mettre la main au char de l'État, M. Dupin leur signifiait sans façon, sans périphrase, qu'ils n'y entendaient rien et les renvoyait dans leurs ateliers[1]. »

On doit en convenir, tout cela était juste, mais brutal.

[1] *Galerie des contemporains illustres*, par un homme de rien, t. I, p. 25.

Digitized by Google

Vous aviez salué jusqu'à terre les héros de barricades, ils s'habituaient à vos cajoleries ; hier encore vous les englobiez sous la dénomination pompeuse de *peuple souverain*, et tout à coup, sans transition, vous espériez leur faire digérer des vérités aussi crues ! La prétention était absurde. Ceux des législateurs qui recouraient aux atermoiements se montraient plus sages.

Le peuple prit M. Dupin en grippe.

Après avoir, le 14 février, saccagé l'église Saint-Germain-l'Auxerrois et démoli le palais de l'archevêque, il courut à l'hôtel du procureur général en criant qu'il fallait le pendre.

M. Dupin, surpris par cette attaque inopinée, n'eut pas même le temps de descendre à la cave.

Digitized by Google

Sa maison fut envahie

Déjà des mains furieuses se portaient sur sa personne, quand heureusement la garde nationale intervint et chassa les émeutiers.

Plus il devenait impopulaire, plus son crédit augmentait au château.

C'était logique.

A cinq ou six reprises différentes, on lui offrit un portefeuille ; mais il se réservait pour la présidence de la Chambre[1]. Huit fois, sous le règne de Louis-Philippe, il y fut porté par un vote presque unanime.

C'est ici que notre homme est curieux à peindre.

Jamais paysan du Danube n'afficha des mœurs aussi rugueuses ; jamais hérisson

[1] Il disait qu'après le trône c'était la première place qu'un *homme de sens* pût ambitionner dans un État constitutionnel.

Digitized by Google

plus inabordable et plus entouré de pointes ne se roula sur le tapis parlementaire.

M. Dupin faisait peur à tout le monde.

Les ministres eux-mêmes, déchirés par ses piqûres, s'en retournaient, les doigts saignants, et le traitaient de porc-épic.

Plus heureux dans le choix des métaphores appliquées à son usage, M. Dupin disait aux représentants, lorsque ceux-ci l'exhortaient à avoir des formes moins grossières :

— Il n'y a pas de rose sans épines.

M. Dupin, une rose ! quelle ravissante allégorie !

Tant que la royauté de juillet ne fut pas bien assise, il donna des coups de boutoir à droite et à gauche à tous ceux qui se permettaient contre elle la moindre at-

Digitized by Google

taque; mais, quand il la vit s'étendre à son aise et se reposer mollement sur les pelouses fleuries du budget, ce fut une autre histoire. M. Dupin se livra contre elle à mille petites taquineries assez déplaisantes. Il avait une verge tout exprès pour la fouetter, verge miséricordieuse et paternelle sans doute, mais qui ne laissait pas de cingler assez rude.

Il aimait à prendre le ministère en faute et jouait des tours pendables à ses anciens collègues du centre.

Un jour, pendant le procès d'avril, il invite à sa table quarante ou cinquante députés ministériels et ventrus.

Au dessert, entre deux flûtes de champagne, il les regarde d'un air narquois.

— En acceptant mon invitation, leur

Digitized by Google

dit-il, vous avez fait preuve de courage, et je vous en félicite. Les ministres seront furieux.

— Hein ?... Comment cela ?... Pourquoi? s'écrièrent les ventrus, pâles de saisissement.

— Parce que nous protestons contre ce qui se passe à la Chambre des pairs. Mais d'où vient votre surprise? Le cachet de ma lettre disait tout... Ah! je conçois, vous n'y aurez pas fait attention !... Quelqu'un de vous a-t-il cette lettre en poche?

Presque tous la trouvèrent sur eux.

Ils regardèrent et frémirent.

Au dos de l'invitation s'étalait triomphalement sur la cire d'Espagne cette fameuse devise : *Libre défense des accusés!* à laquelle effectivement les circonstances donnaient un à-propos fatal.

Digitized by Google

Les ventrus eurent la colique toute la nuit.

Beaucoup d'entre eux en furent pour une direction de poste, un chemin vicinal ou un bureau de timbre.

Ces jeux-là plaisaient fort à M. le président de la Chambre.

Amis ou ennemis, il narguait tout le monde. On l'exécrait cordialement ; mais on le nommait toujours, parce que personne n'avait jusque-là mieux appliqué la férule à cette troupe de collégiens indisciplinés que le palais Bourbon abritait dans son enceinte.

M. Dupin tranchait du pédagogue.

Sa grosse voix interloquait les plus audacieux ; on n'osait pas affronter ses boutades. A la moindre marque d'indiscipline, le martinet allait son train.

Digitized by Google

On parla d'envoyer dans une tribune tous les pions de collége, afin de les former à l'école d'un si grand maître.

Comme président, M. Dupin n'a jamais eu de tact; jamais il n'a paru se douter qu'il y eût des convenances. Il lançait le sarcasme au nez des gens, sans égard et sans mesure, avec la brutalité d'un porte-faix qui administre un coup de poing.

Ses amis eux-mêmes l'ont jugé très-sévèrement à cet égard.

Écoutez plutôt :

« La Providence, qui a doué M. Dupin de tant d'excellentes qualités, lui a refusé la discrétion et la mesure. Il sera toujours incapable de maîtriser sa langue et de retenir une saillie, bonne ou mauvaise, quand elle lui vient. Non pas que M. Dupin ait le

Digitized by Google

cœur méchant, au contraire; M. Dupin ne veut pas blesser, il ne veut que rire, et ce qui lui manque, c'est une certaine délicatesse de l'esprit qui sait choisir les occasions et sentir les convenances.

« En fait d'épigrammes, M. Dupin est un enfant. Plutôt que de n'en pas faire, il en ferait contre ses meilleurs amis, contre lui-même, et, quand il a lancé un trait malin, il s'inquiète peu de savoir où il tombe.

« La vanité de M. Dupin (M. Dupin a sa vanité comme tout le monde) est, d'ailleurs, flattée du bruit que font ses bons mots et des grands commentaires qui viennent à la suite de ses boutades satiriques. Qui sait? les illusions de l'amour-propre sont telles qu'il ne serait pas impossible

Digitized by Google

que M. Dupin se crût dangereux et qu'il se laissât doucement aller à l'idée que ses petites pointes le mettront dans l'histoire au même rang qu'un Matthieu Molé, ou qu'un président La Vacquerie [1]. »

On vint demander un jour à notre homme une épitaphe pour la tombe de sa mère.

Il répondit :

— Faites graver sur le marbre ces simples mots :

« Ci gît la mère des trois Dupins. »

Cornélie et les Gracques se trouvaient

[1] *Journal des Débats*, janvier 1837. — Cette feuille a toujours été fort dévouée à M. Dupin, ce qui donne une grande force à sa critique. Au mois de décembre 1829, M. Dupin a défendu les *Débats*, cités devant les tribunaux pour le fameux article débutant par ces mots : « Malheureux roi ! malheureuse France ! »

Digitized by Google

dépassés. Brid'oison se dit quelquefois à lui-même de ces choses-là.

Quant à la méchanceté de M. Dupin, si le journal que nous citions tout à l'heure ne veut pas y croire, il a tort.

Nous aiguisons parfaitement nos flèches, nous savons quelle blessure elles doivent faire.

Prenons au hasard quelques exemples.

En 1828, M. Dupin s'écriait :

« Ne vous y trompez pas, je parle de ce grand citoyen que nous appelons Portalis *père*, comme les Romains disaient Caton l'ancien ! »

M. Portalis fils, alors garde des sceaux, resta cloué sur son banc par cette phrase insolente. Il ne pouvait répondre sans affi-

Digitized by Google

cher un maladroit orgueil ou sans outrager la mémoire paternelle.

Autre exemple :

On faisait courir des bruits calomnieux sur la gestion du maréchal Clausel en Afrique. Au jour de l'an, chez le roi, dans un discours prononcé au nom de l'Académie, ce qui rendait le passage que nous allons citer beaucoup plus ridicule encore, M. Dupin parla du désastre de Constantine et de *cette contrée où Rome, devenue déjà vénale, eut le malheur d'envoyer Calpurnius et de rencontrer Jugurtha.*

L'allusion était aussi perfide que sanglante.

Rappelé d'Afrique, le maréchal Clausel demanda des explications à M. Dupin, qui publia sa lettre dans tous les journaux.

Digitized by Google

Le soldat indigné lui envoya un cartel.

— Vous verrez que Dupin se battra! disaient les uns; vous verrez qu'il ne se battra pas! répondaient les autres.

Ces derniers eurent raison.

M. Dupin ne se bat qu'à coups de langue.

Il chargea le petit Thiers, Odilon Barrot, Mauguin et Ganneron de lui tirer cette épine du pied. On déclara que les réminiscences historiques de l'orateur n'attaquaient en aucune sorte la probité du maréchal.

L'épée de celui-ci, vierge du sang de M. Dupin, rentra au fourreau.

Sans appuyer sur le détail des luttes législatives, sans faire ressortir les contradictions scandaleuses de l'ex-défenseur de la presse avec ses premières doctrines, sans parler de ses inimitiés sourdes contre

Digitized by Google

M. Audry de Puyravau, qui avait osé rire de ses fanfaronnades en 1830 [1], sans éveiller en un mot tous les vieux souvenirs qui dorment dans le *Moniteur*, nous tournerons une page, sinon plus honorable, du moins plus rapprochée de nous, celle de la Révolution de 1848.

Inclinez-vous et saluez Dupin-Brutus!

Le 24 février, il prouve clairement à la Chambre qu'elle va manquer à tous ses devoirs, si elle ne proclame, sous le feu de l'émeute, la régence de la duchesse d'Orléans, et, le 25, il fait décider par la cour de Cassation que la justice sera rendue à l'avenir au nom du peuple français.

Saluez toujours!

[1] M. Dupin essaya de décider la Chambre à livrer ce député à ses créanciers, qui demandaient contre lui la contrainte par corps.

Digitized by Google

Voilà M. Dupin qui mène ses collègues en grande pompe au gouvernement provisoire.

Il prononce devant MM. Marrast, Lamartine, Ledru-Rollin, Crémieux et consorts, une magnifique harangue très-foncée en couleur républicaine.

Pendant que d'autres pérorent à leur tour, il s'approche du sténographe, occupé dans un coin de la salle à reproduire les phrases officielles, et lui frappe sur l'épaule en disant :

« N'oubliez pas de consigner, mon cher, que j'ai crié le premier : Vive la république [1] ! »

[1] Nous tenons ce fait d'une personne présente à l'Hôtel de Ville et entièrement digne de foi.

Un autre témoin oculaire nous a raconté l'anecdote suivante :

En janvier 1851, une association d'artistes se forma

Digitized by Google

M. Dupin conserva sa place de procureur général à la cour de Cassation.

M. Dupin fut envoyé pour la dixième fois à la Chambre par les députés de la Nièvre.

M. Dupin fut élu président de l'Assemblée législative, par 336 voix sur 609 votants.

Eh! vont nous dire les habiles, ne voyez-vous pas que le loup orléaniste pre-

pour dessiner et lithographier les portraits des représentants. On allait, chapeau bas, demander à ces messieurs de vouloir bien poser une demi-heure afin d'obtenir leur ressemblance exacte. « — Bon, très-volontiers, répondit M. Dupin; mais je désire que vous me preniez sur mon fauteuil de président. Revenez après la séance.» L'artiste objecta que les travaux de la Chambre ne finissaient jamais avant la nuit, et qu'il lui serait impossible de saisir son sujet à la lumière. «— C'est très-juste, dit M. Dupin. Restez; je vais arranger la chose. » Il ouvrit la séance et la ferma deux heures plus tôt que de coutume, afin de poser au grand jour. Les affaires en souffrirent, mais il eut son portrait et le portrait de son fauteuil.

Digitized by Google

nait la défroque du berger républicain pour conduire les moutons à sa guise?

C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau.

Parbleu, nous le voyons de reste!

Mais le rôle en est-il plus noble? Mais la conduite en est-elle plus franche? Mais le coup de massue appliqué sur la tête de Guillot en est il moins mérité?

Il jeta sa défroque d'emprunt, et le loup montra l'oreille.

M. Dupin, après le décret que vous savez, donna sa démission de procureur général à la cour de Cassation.

Depuis, il en a eu le plus vif repentir. Il se frappa la poitrine assez fort pour que M. de Montalembert l'entendît et crût devoir se permettre, à propos de ce curieux pénitent, des réflexions qui lui sont per-

Digitized by Google

sonnelles, et que sa lettre, devenue publique, nous dispense de reproduire.

Reste à examiner l'esprit de M. Dupin.

D'abord, a-t-il de l'esprit ?

On peut le mettre en doute. Ses bons mots ont un cachet de vulgarité presque repoussant. Leur succès tient à la façon dont il les débite, au choix du moment, au jeu des muscles du faciès, au calme burlesque qui les accompagne.

Il y a dans M. Dupin un mélange de commis-voyageur, de titi et de queue-rouge.

Son plus joli mot est celui des *loups cerviers*. Il est devenu proverbial. Ces messieurs de la banque l'ont toujours sur le cœur.

Un autre assez passable encore est celui

Digitized by Google

adressé au pasteur Coquerel, qui cherchait à donner l'Évangile pour base au système républicain.

« Allons donc! fit le président. Jésus-Christ n'a jamais dit, que je sache : Ma république n'est pas de ce monde. »

Voilà sans contredit les deux traits les plus spirituels de M. Dupin. Quant au reste de son répertoire, il est commun, trivial, et ne vaut pas la peine d'être cité.

Grassot est plus fort que lui.

Un jour, le commissaire de police Yon arrive tout essoufflé à la Chambre. Il a découvert un complot effrayant. Vingt-six bandits de la société du *Dix Décembre* ont tiré au sort pour savoir à qui assassinerait le président de l'Assemblée nationale et le général Changarnier.

Digitized by Google

« — Ne vous inquiétez pas, fit M. Dupin, je soupçonne un individu qui veut du bien à ma blanchisseuse. »

Et les auditeurs d'applaudir.

Ils cherchèrent après coup le sel de la plaisanterie et ne le trouvèrent pas.

C'est presque toujours ce qui arrive quand on creuse les bons mots de M. Dupin.

« Lors du 2 décembre, dit M. Granier de Cassagnac, une consigne mal donnée ou mal comprise permit à environ une soixantaine de représentants de pénétrer individuellement dans le palais de l'Assemblée par une petite porte située dans la rue de Bourgogne, en face de la rue de Lille.

« Ces députés se réunirent dans la salle des conférences et y devinrent un peu bruyants.

Digitized by Google

« Sur l'avis de leur présence, parvenu au ministère de l'intérieur, ordre fut donné de les expulser immédiatement. Le commandant Saucerotte, de la garde municipale, chargé de l'exécution de cet ordre, la fit précéder d'un petit discours plein d'esprit. M. le président Dupin, appelé par ses collègues, leur fit aussi son discours en ces termes :

« — Messieurs, nous avons pour nous le droit, mais nous ne sommes pas les plus forts. Je vous engage à sortir d'ici. J'ai bien l'honneur de vous saluer! [1] »

[1] Dans les derniers jours de la monarchie de Juillet, la Chambre, fatiguée de M. Dupin, l'avait renvoyé du fauteuil pour y installer M. Sauzet. Aussi l'ex-président disait-il en Février : « Sauzet a perdu Louis-Philippe et sa dynastie. » On peut, d'après ce qui s'est passé au 2 décembre, juger de ce que M. Dupin eût fait, en 1848, à la place de M. Sauzet.

Digitized by Google

Voilà comment notre héros dénoua sa longue comédie parlementaire.

Ce Boissy d'Anglas d'un nouveau genre ira peut-être à la postérité; mais ce sera, nous en avons peur, avec une marotte en main et sur le dos de la Folie

Il n'a jamais rien pris au sérieux, ni en politique, ni en littérature, ni en affaires.

Pourquoi, dans son édition de l'*Hôpital*, n'a-t-il pas honnêtement déclaré, par une préface, que son travail était calqué sur celui d'un avocat de l'Yonne?

Et cette histoire ténébreuse du monument de l'abbé de l'Épée, pour lequel ont été recueillies, en 1842, des offrandes publiques, à l'époque où l'on venait de découvrir dans une chapelle souterraine de Saint-Roch les cendres de l'illustre fon-

Digitized by Google

dateur des Sourds et Muets, qui l'éclaircira ?

Devrons-nous attendre que l'abbé Olivier[1], aujourd'hui évêque d'Évreux, écrive ses Mémoires, ou que le sculpteur Préault fasse des révélations?

Il ne suffit pas à la gloire de M. Dupin d'avoir élevé une statue à Jean Rouvet, l'inventeur du flottage à bûches perdues ; il faut que les fonds du monument de l'abbé de l'Épée trouvent leur emploi, puisque sans doute ils sont encore chez les notaires qui jadis les ont reçus en dépôt[2].

Ah! maître Dupin, quelle négligence!

N'oubliez pas de réclamer les intérêts : le monument y gagnera.

[1] Ancien curé de la paroisse Saint-Roch.

[2] MM. Roquebert, Aumont-Thiéville et deux ou trois autres de leurs confrères.

Digitized by Google

A l'heure où nous écrivons, M. Dupin habite sa terre de Raffigny. Il a soixante et onze ans révolus, mais il est magnifique de santé, de force et de verdeur. On voit que sa conscience ne lui adresse aucun reproche. La vertu seule a ce teint rouge et cette trogne florissante.

Pour visiter ses fermes et pour arpenter son domaine, il porte des souliers à triple rang de clous.

Ceux que vous avez connus sont de véritables escarpins de bal.

Notre héros s'occupe de labour et de prairies artificielles. Il fume ses champs, coupe ses blés et engraisse du bétail. Nous lui devrons à coup sûr le retour des mœurs antiques.

Mais, si Rome a besoin de Cincinna-

Digitized by Google

tus, il faudra qu'elle aille le trouver à sa charrue!...

Et maintenant, lecteurs, que nous avons terminé ce quinzième petit livre, permettez-nous de vous donner quelques explications sur notre caractère et de vous mettre, pour ainsi dire, en main la clef de notre conscience.

On dit, et l'on répète chaque jour autour de nous, que l'histoire contemporaine est impossible à écrire. On nous accuse de spéculer sur la curiosité publique. On prétend que nous cherchons la célébrité la plus méprisable de toutes, celle du pamphlet.

Ce sont nos ennemis qui parlent, c'est à nos ennemis que nous allons répondre

Digitized by Google

L'histoire contemporaine n'est pas impossible à écrire. C'est au contraire la seule qui ait quelque chance d'être véritable, si l'historien est honnête et s'il ne regarde pas son personnage au travers de la loupe menteuse des partis. Or, nous défions qui que ce soit de mettre en doute la sincérité, la loyauté de notre plume, et, d'autre part, il suffit de nous lire pour reconnaître que nous ne levons aucun drapeau.

Donc, nous sommes dans les conditions voulues.

Donc, nous avons le droit d'étudier les illustrations vivantes et de raconter leurs faits et gestes à ceux qui les ignorent.

Pour ce qui est de spéculer sur la curio-

Digitized by Google

sité publique, nous avouons en toute franchise que, depuis le jour où nous avons eu le malheur de devenir homme de lettres, nous n'avons pas écrit une ligne, imprimé une page, publié un volume, sans nous demander si la ligne, la page ou le volume pourraient plaire au lecteur.

Nous serions au désespoir qu'on n'achetât point nos œuvres.

Tous les écrivains pensent un peu comme nous à cet égard. Ils s'efforcent d'être lus, beaucoup lus, et spéculent en conséquence sur l'intérêt plus ou moins piquant de leurs livres.

Comme ils resteront fidèles à ce système, nous suivrons leur exemple sans remords jusqu'au jour où nous cesserons d'écrire.

Digitized by Google

Arrivons au chef d'accusation le plus grave.

Nous faisons du pamphlet, dites-vous.

Qu'est-ce que le pamphlet ?

Si vous appelez de la sorte un écrit violent, rempli de fiel et de bave, quelque chose d'impur où le style se gonfle et crève en injures, où la phrase impudente et nue se prostitue au mensonge, nous ne sommes pas un pamphlétaire.

Appliquez à d'autres que nous cette qualification honteuse.

Ou plutôt gardez-la pour vous-mêmes, car vous nous attaquez sans avoir lu nos biographies. Vous mentez à votre conscience, vous mentez à Dieu !

Constamment et toujours la vérité

Digitized by Google

marche près de nous. Elle est notre fidèle et sainte compagne.

Trouvez à nos allures un mobile quelconque d'ambition ou de haine. Regardez au fond de notre critique et cherchez l'envie; certes, vous ne l'apercevrez pas. Jamais nous n'avons été jaloux d'un succès, jamais un ami ne nous a reproché un serrement de main déloyal. Chez nous le sentiment du juste domine tout.

« Guerre à l'immoralité vivante! » voilà notre devise. Les apôtres du vice ne sont plus dangereux sous la tombe :

« Morte la bête, mort le venin. »

Or, le vice n'aime pas qu'on le dévoile, et là seulement il faut chercher la cause des inimitiés qui nous poursui-

Digitized by Google

vent. Tous les hommes pervers comprennent qu'ils ont besoin de se draper dans le manteau de l'estime publique, et quand on le leur enlève, ils poussent des cris de rage.

Criez! peu nous importe.

Nous avons pour nous le calme de l'honnêteté, la force de la conscience.

Juvénal n'était pas un pamphlétaire, c'était un vengeur.

FIN.

Digitized by Google

J'ai

complimen

ce je le

moniteur

le Discours

ce que j'

devant l

Digitized by Google

Digitized by Google

GUIZOT

Digitized by Google

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET Ce, RUE D'ERFURTH, 1.

Digitized by Google

Digitized by Google

E. Gervais del. et

GUIZOT

Imp. F. Chardon 1er 30 r. Haute Seulle Paris

Digitized by Google

LES CONTEMPORAINS

GUIZOT

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
J.-P. RORET ET Cie, ÉDITEURS
9, RUE MAZARINE
1854

L'auteur et les éditeurs se réservent le droit de traduction
et de reproduction à l'étranger.

Digitized by Google

Digitized by Google

GUIZOT

A peine sommes-nous au début de notre œuvre, qu'elle soulève déjà des tempêtes. Certes, nous sommes émerveillé d'avoir dans le souffle une telle puissance.

Ils étaient modestes pourtant nos petits livres; ils s'annonçaient au public sans éclat, avec bonhomie. Leur berceau n'of-

Digitized by Google

frait aucune pompe ; ils ne s'entouraient pas des langes éclatants de l'annonce, et personne ne les a bercés sur le coton moelleux de la réclame.

D'où vient qu'ils ont grandi si vite? pourquoi font-ils peur?

Ah! l'orgueil humain! nous ne pensions guère lui causer de pareilles transes!

Calmez-vous, messieurs, calmez-vous! Ayez moins de promptitude et plus de réserve; ne mettez point ainsi à nu vos vanités, vos passions et vos misères. On ne dépouille pas de la sorte le manteau du décorum ; on cache ses plaies, on dissimule ses terreurs, on fait le brave.

Vous nous donnez trop beau jeu, vraiment!

Digitized by Google

Quoi ! ces biographies mieroscopiques, ces imperceptibles in-trente-deux ont pour vous des proportions aussi effrayantes ? Vous les examinez, vous les épluchez, vous pesez ce qu'ils contiennent d'éloge ou de blâme, et vous tremblez de n'avoir pas assez de l'un ou trop de l'autre, quand viendra votre tour ?

Fi ! messieurs.

Restez en repos. Croyez que nous sommes trop digne et trop sévère pour ne pas écarter de notre chemin toute influence.

A nos yeux vous êtes morts : c'est votre histoire que nous écrivons.

— Mais on vous renseigne mal, dites-vous ?

Erreur ! nous n'essayons jamais de peindre, si notre pinceau n'est pas délié,

Digitized by Google

si notre palette est mal fournie ; nous savons où trouver nos nuances, et nous puisons nos renseignements à une source authentique.

Mais souffrez, messieurs, que nous n'allions pas les prendre chez vous.

Ce refus n'a rien qui doive vous blesser. Il sauvegarde votre dignité comme la nôtre. La colère de vos partisans, leur critique acerbe, leurs menaces, ne nous feront pas dévier d'une ligne.

Notre plume est ferme, nous l'avons prouvé déjà dans maintes circonstances. Personne ne dira qu'elle fléchit devant la séduction, l'injustice ou la mauvaise foi.

Sans jouer ici le rôle prétentieux de l'homme d'Horace, nous déclarons néanmoins que rien n'a pu nous émouvoir jus-

Digitized by Google

qu'à ce jour, ni le procès tardif et inexplicable de M. de Girardin, ni la fureur de l'*Assemblée nationale*, dont l'ex-rédacteur en chef, M. Letellier, doublure du pâle et trop incompris M. Mallac, condamnait à mort la publication des *Contemporains*, parce qu'elle avait négligé de débuter par un ami des Russes.

Nous n'avons pas été plus ému de la rancune d'un feuilletoniste du *Moniteur*, qui a juré de nous oublier dans ses articles, pour nous punir d'avoir irrévérencieusement parlé du roi Louis-Philippe.

Ce sont là de courageuses sympathies chez un homme attaché au premier journal de l'empire.

Malheureusement nous allons les blesser de nouveau en écrivant la biographie

Digitized by Google

de l'illustre chef de la doctrine, du ministre puritain qui a couvert d'un manteau de probité la route impure où marchait son siècle.

On soutenait un jour devant nous que M. Guizot n'était pas Français. Nous eûmes beau le prouver jusqu'à l'évidence, on répondit :

— C'est impossible !

Le mot nous a paru profond.

Il est certain que tout homme sous la poitrine duquel bat la fibre nationale ne regarde pas le ministre de Louis-Philippe comme un digne fils de la France.

On sera de notre avis après avoir lu son histoire.

Guizot (Pierre-François-Guillaume) na-

Digitized by Google

quit à Nîmes en 1787. Il entre aujourd'hui dans sa soixante-huitième année.

A l'âge de sept ans, il vit les hommes de la Terreur guillotiner son père, impression sinistre qui a dû contribuer à lui donner ce caractère sombre, cette haine instinctive de l'humanité et cette énergie méprisante dont tous les actes de son administration portent le cachet.

Madame Guizot se réfugia en Suisse avec toute sa famille, qui était calviniste.

Son fils, on l'a dit souvent, n'a pas eu d'enfance. Il est déshérité, pour son malheur, des instincts les plus candides de l'âme. Le fruit qui au jour de la floraison n'a pas eu de soleil est un fruit maudit; le ver le ronge intérieurement : il ne renferme que de la cendre.

Digitized by Google

Élevé à Genève [1], dans cette patrie de la forme et du dehors, M. Guizot y a puisé tous les éléments de son être.

C'est là qu'il a pris ces manières gourmées, ce ton pédant, ces mœurs roides et cassantes, et cette dignité perpétuelle dans le mensonge politique et dans la déraison administrative, qui ne l'ont jamais abandonné pendant tout le cours de son interminable ministère.

A l'âge de dix-neuf ans, après avoir terminé ses classes, il vint à Paris étudier le droit.

Sa pauvreté le contraignit à chercher une place. M. Stopfer, ancien ministre de

[1] Il entra gratuitement au gymnase de cette ville.

Digitized by Google

la confédération helvétique, l'accepta pour précepteur de ses enfants.

Mais l'orgueil du futur homme d'État ne s'arrangeait point de cette position dépendante.

Il se trouvait humilié surtout de conduire ses élèves à la promenade.

Les marmots s'accrochaient aux pans de sa redingote, le contraignaient à s'arrêter à la porte de tous les confiseurs et lui faisaient faire des stations indéfinies devant les marchandes de brioches du Luxembourg. Gâtés par leur mère, ils allaient auprès d'elle se plaindre et gémir, quand le précepteur essayait de mettre un frein à leur gourmandise.

M. Guizot quitta son emploi, disant qu'il se croyait appelé à d'autres fonctions

Digitized by Google

que celle de donner la pâture aux fils de Gargantua.

Comme ses élèves avaient l'intelligence aussi rétive que l'estomac complaisant, Guizot s'était appliqué à leur trouver une méthode à la fois claire et prompte, afin qu'ils retinssent plus aisément les synonymes de la langue.

Pour lui ce travail devint une ressource.

Donnant à sa méthode plus de portée et plus d'étendue, il la vendit, sous le titre de *Dictionnaire des synonymes*, à un libraire qui paya l'œuvre d'un prix fort raisonnable.

Bientôt il fut admis chez le secrétaire perpétuel de l'Institut, ce fameux Antoine Suard, nommé chef de la censure en

Digitized by Google

1774, tout exprès pour mutiler les livres de Beaumarchais.

Suard était vieux alors, et quelquefois un vieux censeur peut se repentir.

Il accueillait les jeunes écrivains dans son salon de la place de la Concorde et tâchait d'effacer autant que possible la mémoire des coups de ciseaux du passé.

Trouvant dans Guizot un grand fonds d'érudition, beaucoup de science philosophique et une étude approfondie de la littérature allemande, il lui conseilla d'abandonner les synonymes et la grammaire pour vouer sa plume à des travaux, sinon plus sérieux et plus honorables, du moins plus lucratifs.

Chaudement recommandé par son protecteur, le jeune homme écrivit, à partir

Digitized by Google

de ce jour, dans toutes les feuilles périodiques de l'époque.

Les *Archives littéraires*, le *Publiciste*, le *Journal de l'Empire*, la *Gazette de France* et le *Mercure* donnèrent tour à tour un spécimen de ce style incolore qui, depuis, a caractérisé sans relâche les œuvres de M. Guizot.

« Le style, c'est l'homme. »

Il y a telle manière d'écrire, obscure, lourde, empesée, doctorale et soporifique, avec laquelle on a toujours les savants pour soi.

Quand on obtient cet appui, Dieu seul peut dire jusqu'où l'on peut aller dans notre beau pays de France.

Par cela même que nous sommes la nation la plus superficielle de la terre, nous

Digitized by Google

abdiquons volontiers notre droit d'examen pour juger sur la foi des autres. Qu'un livre ayant l'approbation de l'Institut nous semble ennuyeux dès la première ligne, nous le fermons en toute hâte et nous le déclarons plein de science et de profondeur.

Hippolyte Castille, au commencement d'un article publié dans la *Revue de Paris*, se montre de la même opinion que nous.

« Parlez, dit-il, au premier venu du talent littéraire de M. Guizot, il est probable qu'il vous en fera le plus pompeux éloge. Questionnez votre homme, et, neuf fois sur dix, vous vous apercevrez qu'il n'a pas lu les ouvrages dont il vient de vous vanter les beautés. Je comprends qu'on

Digitized by Google

lise peu les ouvrages de M. Guizot, mais je déplore avant tout ces tendances gasconnes qui poussent un si grand nombre de gens à louer précisément les choses qu'ils ne prennent pas la peine de lire. Nous devons à ce malheureux esprit, fils de la paresse et de la vanité, une foule de grosses réputations qui se dégonflent aussitôt qu'on les pique[1]. »

Ce n'est pas nous, comme on le voit, qui donnons le premier coup d'épingle dans le ballon.

Nier absolument le mérite littéraire de M. Guizot serait toutefois une injustice dont nous ne voulons pas nous rendre cou-

[1] Les *Hommes et les Mœurs*, page 44. Sous ce titre général, tous les articles de M. Hippolyte Castille sont réunis en un seul volume.

Digitized by Google

pable. Les œuvres de l'ex-ministre ressemblent à sa personne : elles pèchent par un excès de tenue, par une sorte de gravité magistrale et orgueilleuse, qui révolte quelquefois et fatigue toujours.

Avant d'instruire les autres, il faut leur plaire, sans quoi l'on ne parvient à donner aucune leçon profitable. M. Guizot n'a jamais adopté cette maxime.

Qu'importe? il a réussi comme écrivain, nous objectera-t-on. Sans doute, et nous venons tout à l'heure d'en expliquer la cause : il a réussi, parce que les badauds l'ont admiré de confiance; il a réussi, parce que très-peu de gens ont lu ses livres.

Les premiers ouvrages écrits par M. Guizot, sous la tutelle d'Antoine Suard, ont

Digitized by Google

pour titres : *Annales de l'Éducation ;* — *Vie des poëtes français du siècle de Louis XIV ;* — *De l'Espagne en* 1808 ; — *Décadence de l'Empire romain* (traduction de Gibbon). Tous ces volumes, revêtus de mentions académiques très-flatteuses, posèrent admirablement le jeune homme dans le monde de la science.

Mais, à partir de cette époque, les lettres semblaient déjà vouloir le répudier.

Pour se les rendre propices, il écrivit deux brochures, l'une sur l'*État des Beaux-Arts en France*, et l'autre sur le *Salon de* 1810.

« C'est une chose digne de remarque, dit un peu rudement l'auteur des *Hommes et des Mœurs*, que la plupart des personnages politiques de nos jours ont débuté

Digitized by Google

par les lettres. Pour eux, la littérature a été un marchepied; elle est devenue, à leurs yeux, non le but, non l'idéal, mais un moyen. Le théâtre sert à certaines créatures de lieu d'exhibition : la littérature a servi de planche à ces gens-là pour leur métier. Aussi faut-il voir avec quel superbe dédain ces parvenus, une fois arrivés au pouvoir, traitent les littérateurs et les lettres! Ces renégats du premier culte, ces faux apôtres, ne ressemblent-ils pas à de mauvais garçons qui mordent leur nourrice après avoir bu son lait? Aussi est-ce justice de donner bonne chasse à ces marcassins, lorsqu'on les rencontre au fourré de la critique [1]. »

[1] Page 40.

Digitized by Google

Le premier chasseur qui s'embusqua pour tirer sur M. Guizot fut Gustave Planche. Il tua roide et du premier coup ce pesant rhéteur qui s'aventurait, on ne sait trop pourquoi, dans les sentiers fleuris de l'art.

Comme critique, M. Guizot n'a vécu qu'un jour.

Dès lors il comprit que, dans l'enseignement seul et sous la robe professorale, il est permis quelquefois de parler de ce qu'on ignore. Il sollicita une chaire.

M. de Fontanes, grand maître de l'Université, le nomma suppléant du cours d'histoire moderne[1].

[1] Peu de temps après, dit Loménie, M. Guizot arriva à la possession complète de cette chaire d'histoire.

Digitized by Google

Ici commence la fortune politique de M. Guizot.

L'air solennel du jeune professeur, la profonde estime qu'il avait de lui-même, son pâle visage et sa toilette sévère, tout prévenait en sa faveur ce qu'on est convenu d'appeler les gens sérieux. L'Académie le prônait, Suard continuait de le couvrir de son égide. On vanta ses cours dans toutes les feuilles publiques, et la foule prit le chemin de la Sorbonne pour aller l'entendre.

Il y a dans la nature humaine d'étranges anomalies.

Plus un peuple est fou et léger, plus il se laisse influencer et séduire par un extérieur grave, par une morgue soutenue.

— Tout le succès de Guizot est dans son

Digitized by Google

masque, disait devant nous, en 1840, une femme qui l'avait étudié de fort près et qui le connaît mieux que personne.

A cette époque (1812), l'Empire était à l'apogée de sa gloire. On prévoyait toutefois que le colosse, entraîné fatalement chaque jour à de nouvelles guerres, allait tomber par le fait même de l'épuisement du pays. M. Guizot fut un des premiers à deviner cette chute et à saluer l'aurore de la Restauration, qui commençait à poindre.

Mademoiselle Pauline de Meulan, bas-bleu distingué, fréquentait le cercle Suard.

Guizot, la voyant causer quelquefois avec l'abbé de Montesquiou, connu pour être l'un des principaux agents secrets de Louis XVIII[1], prit à l'instant même des

[1] Montesquiou avait suivi le comte de Provence à

Digitized by Google

informations et sut que les parents de Pauline entretenaient, de longue date, avec le précieux abbé des relations directes et amicales.

Mademoiselle de Meulan n'avait pas un centime de dot; elle vivait de sa plume.

Ceci n'arrêta point notre professeur, qui fit, dès lors, au bas-bleu une cour assidue, sans craindre les épines dont ce genre de femmes est presque toujours hérissé. Il eut la galanterie, pendant une maladie de Pauline, de lui envoyer des articles, qu'elle signait, et qui l'empêchèrent de perdre les appointements qu'elle touchait au *Publiciste*.

Revenue à la santé, mademoiselle de

Londres après le 10 août, et s'était lié fort étroitement avec lui.

Digitized by Google

Meulan lui donna, par reconnaissance, son cœur et sa main. Elle comptait cinq grands lustres de plus que son époux.

Guizot avait jeté ses plans.

Une fois dans la famille, on l'initia, comme il s'y attendait à merveille, à certains secrets politiques et aux trames légitimistes dont l'abbé de Montesquiou tenait le fil. Plein d'égards et de vénération pour l'agent secret des rois déshérités, il gagna pleinement sa confiance, et devint son secrétaire intime.

Royer-Collard, à la fin de 1812, avait tous les soirs, au club de Clichy [1], de longues conférences avec Montesquiou.

Guizot, présent à ces entretiens, ne

[1] Lieu de réunion des légitimistes.

Digitized by Google

manquait jamais d'y glisser son mot, et Royer-Collard lui dit un jour, en lui frappant sur l'épaule :

— Bravo ! mon jeune ami ! Vous irez loin !

— Pourquoi ? demanda le professeur, qui s'attendait à un compliment.

— Parce que vous avez des défauts (hélas ! nous en avons tous !) qui poussent mieux un homme que ses qualités.

Guizot serra les lèvres, devint plus pâle que d'habitude, et demanda quels étaient ces défauts.

— Une logique rude et sans ménagement, répondit Royer - Collard ; une ambition éperonnée par l'orgueil, et, avec cela, du calme dans le

Digitized by Google

regard, un air froid, des allures puritaines... Je le répète, vous irez loin!

— Dois-je prendre ce que vous me dites pour une offense? balbutia Guizot.

— Non, certes! ne vous y trompez pas: c'est un bel et bon éloge. Il serait à désirer que tous les hommes politiques fussent coulés dans votre moule. De la tête, beaucoup de tête, et peu de cœur.

— Monsieur!

— Tenez, voilà Montesquiou qui sera ministre quand Louis XVIII remontera sur le trône; eh bien, j'engage notre excellent abbé à vous choisir pour secrétaire général. Votre religion n'est pas un obstacle; il est avec les catholiques des accommodements, et vous attraperez un jour un por-

Digitized by Google

tefeuille. Moi-même, entendez-vous? moi-même je vous protégerai.

Cette étrange conversation en resta là.

Dix-huit mois après, Montesquiou, appelé au ministère de l'intérieur, à la rentrée des Bourbons, suivait le conseil qui lui avait été donné au club de Clichy, et nommait Guizot son secrétaire général.

Royer-Collard tint parole à son tour.

Élevé au poste de directeur de l'imprimerie et de la librairie, il fit choix de l'ancien professeur d'histoire pour rédiger les articles de cette fameuse loi sur la presse, qui, seize ans plus tard, devait servir de modèle aux ordonnances de Charles X [1].

[1] M. Guizot, après maintes métamorphoses successives, se trouvait, en 1830, dans les rangs de l'opposition. Ce plagiat, qu'il n'avait pu prévoir, força tout le

Digitized by Google

Le brusque retour de l'île d'Elbe et la résurrection de l'Empire vinrent surprendre notre héros dans les honorables fonctions de *censeur royal*.

Terrassé par ce coup de foudre, il se trouva (tout à fait à son insu, nous voulons bien le croire) aux genoux du nouveau ministre[1], qui le conserva provisoirement comme chef de division.

Cette tolérance dura six semaines ; puis, un beau jour, sans raison apparente, on renvoya M. Guizot juste au moment où, se croyant sûr de garder sa place, il venait

monde à reporter les yeux vers le passé. Le ministre de Louis-Philippe, moins heureux que beaucoup d'autres, ne put dissimuler ses volte-faces ni cacher son vieux drapeau.

[1] Carnot.

Digitized by Google

de signer des deux mains l'acte additionnel aux constitutions de l'Empire.

Indigné de ce trait perfide, le mari de Pauline déclara partout qu'un refus positif de signature avait seul motivé sa disgrâce.

En réponse à cette insinuation aussi habile qu'inexacte, le *Moniteur* publia brutalement, le 14 mai 1815, la note suivante :

« Monsieur le ministre de l'intérieur vient de faire quelques changements dans les cadres de son administration ; mais il est si faux que le refus de voter pour l'acte additionnel ait influé en rien sur cette mesure, que plusieurs employés qui ont signé *oui*, notamment M. Guizot, ont reçu leur démission, tandis que d'autres em-

Digitized by Google

ployés, à qui leur conscience n'a point dicté un vote aussi empressé que celui de M. Guizot, n'en ont pas moins été conservés. »

Rarement coup de massue tomba plus d'aplomb sur la tête d'un homme.

Mais l'ancien secrétaire de l'abbé de Montesquiou prouva qu'il avait le crâne solide.

On affirme [1] qu'il se glissa dans les bureaux du ministère, trouva moyen d'ouvrir le registre compromettant, et renversa, par simple distraction, tout le contenu d'une écritoire sur sa signature, qui aurait ainsi disparu sous un pâté monstre.

De tout temps, un diplomate adroit a su changer une vérité en calomnie.

[1] Biographie de Germain Sarrut et de B. Saint-Edme (article *Guizot*).

Digitized by Google

Ce tour merveilleux exécuté, M. Guizot serait parti pour Gand sur l'heure, afin de se plaindre des mensonges dont il avait été victime.

Ennemi de la paresse, et ne sachant à quelle occupation consacrer ses loisirs, en attendant les alliés, il rédigea le *Moniteur de Gand*, pour faire pièce au *Moniteur* de Paris, dont la conduite à son égard avait été si peu délicate. Le journal de M. Guizot contenait des diatribes odieuses contre l'Empereur; chacune de ses colonnes était consacrée à l'éloge des armées cosaques.

Une première fois, en 1834, et une seconde fois le 15 novembre 1840, la Chambre des députés refusa d'accueillir les tardives justifications de M. Guizot. Vingt an-

Digitized by Google

nées de silence aggravaient ses torts. Le surnom que nous lui avons entendu donner par trois générations successives, l'*Homme de Gand*, lui reste malgré ses désaveux, et se perpétuera sur les pages les plus reculées de l'histoire.

Napoléon venait de succomber à Waterloo, l'Empire entendait sonner sa dernière heure.

Un Cosaque ramena M. Guizot en croupe.

On lui rendit sa place; mais il trouva bientôt qu'elle n'était pas en raison de ses mérites, et donna sa démission le jour où l'on put croire qu'il avait, pour se retirer sous sa tente, les mêmes raisons que Barbé-Marbois [1]. Par malheur, il fut nommé

[1] Ce ministre s'en alla parce qu'il désapprouvait les réactions sanglantes du Midi.

Digitized by Google

presque aussitôt maître des requêtes et conseiller d'État, ce qui permit aux malintentionnés de le croire peu sensible au massacre de ses coreligionnaires de Nîmes.

Si M. Guizot porta le deuil, ce fut au plus profond de son cœur. Personne ne s'en aperçut.

Ses nouveaux emplois lui permettaient de se livrer tout à l'aise à ses goûts d'écrivain. Trois ou quatre publications sorties de sa plume parurent de 1815 à 1819. En voici les titres : *Quelques idées sur la liberté de la presse ; — Du gouvernement représentatif et de l'état actuel de la France ; — Essai sur l'instruction publique ; — De la souveraineté et des formes du gouvernement.*

Digitized by Google

Protégé par M. Decazes, il se plaignit de n'être pas assez en relief.

— Quand donc, disait-il au ministre, me ferez-vous sortir de la tombe des sinécures ?

— Mais, répondait M. Decazes, il n'y a pas d'emploi vacant.

— Créez-en un ! fit Guizot, tranchant dans le vif et mettant son protecteur au pied du mur.

Impossible de reculer.

Seulement, il fallait un prétexte à nomination, une sorte de service rendu qui justifiât aux yeux du roi la création d'une place.

Louis XVIII avait pris en grippe la *Chambre introuvable*. M. Guizot flatta la rancune royale dans un long mémoire où,

Digitized by Google

après avoir catégoriquement établi la nécessité de dissoudre le corps législatif, il indiquait des procédés pleins de finesse pour améliorer les élections dans les provinces et ramener au Palais-Bourbon une majorité triomphante.

L'exécution de ce plan superbe ne pouvait être confiée qu'à son inventeur : on créa donc au plus vite pour M. Guizot la place de directeur général de l'administration communale et départementale.

Aussitôt il entama ses manœuvres.

Son premier soin fut de chercher quelques sympathies dans la Chambre. Il s'adressa d'abord à son ancien admirateur du club de Clichy, M. Royer-Collard ; puis au duc de Broglie, avec lequel il était en grande relation ; puis à M. Molé, puis à

Digitized by Google

[illegible] par M. Decazes, il se plaignit de n'être pas assez en relief.

— [illegible] disait-il au ministre, me [illegible] tombe des sinécu-[illegible]

— [illegible] M. Decazes, il n'y a [illegible]

[illegible] Guizot, tranchant [illegible] protecteur au [illegible]

[illegible]

[illegible] un prétexte à no-[illegible] service rendu qui [illegible] création d'une [illegible]

[illegible]

Digitized by Google

après avoir catégoriquement établi la nécessité de dissoudre le corps législatif, il indiquait des procédés pleins de finesse pour améliorer les élections dans les provinces et ramener au Palais-Bourbon une majorité triomphante.

L'exécution de ce plan superbe ne pouvait être confiée qu'à son inventeur : on créa donc au plus vite pour M. Guizot la place de directeur général de l'administration communale et [illegible]tale.

Aussitôt il entam[illegible] [illegible]vres.

Son premier s[illegible] [illegible]rcher quel-

[illegible] sympathie [illegible]nbre. Il [illegible]

[illegible] d'abor[illegible] [illegible]admirate[illegible]

[illegible] de Cl[illegible] [illegible]-Collan[illegible]

duc [illegible] [illegible]lequel [illegible]

[illegible] [illegible] M. [illegible]

Digitized by Google

deux ou trois autres, et l'école doctrinaire se fonda.

L'avocat général Dupin voulut en être.

Il fit, pour cela, des démarches fort actives; mais il fut repoussé par M. de Broglie, qui donna tout simplement ce distique pour raison :

Je vous le dis, messieurs, l'aîné des Dupin est
Tantôt Dupin rassis, tantôt Dupin mollet.

Nous étions embarrassé d'abord pour expliquer à nos lecteurs l'origine du mot *doctrinaire*. En vain nous avions remué la poudre des bibliothèques, en vain nous avions compulsé les livres, aucun document n'était venu nous instruire, aucune étymologie vraisemblable ne nous était apparue. Nous interrogions les diplomates : ils nous regardaient d'un air pénétré, sem-

Digitized by Google

blaient descendre jusqu'aux plus secrètes profondeurs du souvenir et répondaient :

« Nous ne savons pas ! »

Il fallait pourtant qu'une qualification aussi étrange eût sa raison d'être. En désespoir de cause, nous allâmes rôder dans les couloirs de la Chambre, demandant à tous les échos :

« D'où vient le mot *doctrinaire* ? Peut-on nous dire ce que c'est qu'un doctrinaire ?

— Parbleu ! nous répondit un vieil huissier, c'est le sobriquet que je donnais autrefois à M. Royer-Collard.

— Fort bien, mon brave. Mais pourquoi nommiez-vous ainsi l'honorable député ?

— Parce que dans ses discours il rabâ-

Digitized by Google

chait sans cesse le mot *doctrine* : « N'a-« joutez pas foi à leurs *doctrines !* Quelles « infâmes *doctrines !* — Ces *doctrines* « sont d'une fausseté remarquable, etc. » Quand il avait bien parlé des *doctrines* des autres, il prêchait ses propres *doctrines*, et je dis un jour à un de mes camarades : « Est-ce qu'il n'a pas fini de *doctriner ?* « Quel fichu *doctrinaire !* »

Nous glissâmes un écu dans la main du bonhomme qui nous tirait d'embarras. Il paraît que la Chambre, quand elle se trouvait à court d'esprit, daignait en emprunter à ses huissiers.

Du reste, le mot *Fronde* fut créé jadis au Parlement d'une manière à peu près analogue, et la *Montagne*, ce mot terrible, provenait d'une simple élévation de

Digitized by Google

gradins « sur lesquels, disait irrévérencieusement l'abbé Maury, allaient s'asseoir les plus hauts *gredins* de l'Assemblée. »

Revenons aux doctrinaires.

Ils eurent tout d'abord M. Guizot pour chef. On les appelait aussi *Lycurgues du canapé,* parce que M. Beugnot, nouvellement affilié à la secte, et faisant allusion au petit nombre de ses collègues, disait un jour :

— Nous pourrions tous nous asseoir sur le même canapé.

Ce parti, si faible à son berceau, devait acquérir plus tard une force énorme. Il tenait le milieu entre l'ancien régime et le libéralisme pur, occupés à se battre depuis 1815 pour s'arracher le pouvoir, et ne re-

Digitized by Google

marquant pas ce troisième larron qui allait enfourcher l'âne.

Graves, solennels, gourmés comme leur chef, et jetant avec orgueil du haut de la tribune leurs phrases pédantesques, les doctrinaires grandissaient chaque jour. Déjà M. Guizot, transportant dans la politique toute sa morgue de professeur, allait bel et bien morigéner la France, quand un nouveau coup de foudre l'abattit encore et le jeta sous les ruines du ministère Decazes.

Le poignard de Louvel venait de frapper, aux portes de l'Opéra, l'unique héritier du trône.

Une réaction immédiate eut lieu dans le sens de l'ultra-royalisme.

M. Guizot, destitué de tous ses emplois,

Digitized by Google

se vengea du pouvoir en le griffant de sa plume. La Doctrine se faisait Fronde et poussait la colère jusqu'à prêcher l'émeute.

Il y a des moments où le biographe, qui fouille la vie des hommes du jour, se sent pris d'un profond dégoût à l'aspect honteux de ces revirements, où l'égoïsme joue seul un rôle, où l'ambition déçue jette ses voiles et se montre dans toute sa nudité.

Trois ouvrages frondeurs et révolutionnaires, signés par le grand maître de la Doctrine, parurent coup sur coup[1].

[1] *Examen du gouvernement de la France depuis la Restauration; — Des Conspirations et de la Justice politique; — Des Moyens de gouvernement et d'opposition dans l'état actuel de la France.*

Digitized by Google

Louis XVIII n'aimait pas les leçons quand elles étaient données avec une sorte de colère orgueilleuse et de mauvaise foi réfléchie. Tout avait été enlevé à M. Guizot, hormis sa chaire d'histoire. On la supprima.

Ce fut une maladresse.

L'homme était de ceux qu'il fallait écraser net ou ne persécuter que médiocrement, parce qu'ils ont l'art de se poser en martyrs et d'éveiller à leur profit la compassion publique.

M. Guizot joua merveilleusement son rôle de victime.

Sa femme, en 1827, tomba dangereusement malade. Il empêcha les prêtres catholiques d'approcher du lit de mort, et

Digitized by Google

couvertit Pauline au protestantisme, afin de mieux assurer son salut[1].

Condamné doublement à la retraite par le deuil et par la disgrâce, il écrivit une *Histoire du gouvernement représentatif* et un *Traité de la peine de mort en matière politique*, où il continuait à donner au gouvernement de nombreux coups de griffe. Quand il craignait que le public ne le perdît de vue, il se hâtait d'imprimer un livre, qu'on lisait peu, mais que les journaux de l'opposition annonçaient à grand renfort de réclames.

Il poussa l'oubli du voyage de Gand et

[1] M. Guizot se remaria, peu de temps après, avec une charmante Anglaise, dont il était éperdument amoureux. Plus âgée que lui, sa première femme eut toujours à souffrir de cette différence d'âge. Elle savait, en mourant, qui allait lui succéder.

Digitized by Google

de son ex-royalisme jusqu'à s'affilier à des sociétés secrètes[1].

Si quelqu'un venait nous dire aujourd'hui que, dans ces conciliabules de mécontents, M. Guizot criait : « Vive la République ! » cela ne nous causerait aucune surprise. Il a été l'homme de toutes les variations et de tous les sauts de carpe.

C'est un Girardin sérieux.

Il gagna de la sorte 1830, dirigeant l'*Encyclopédie progressive* et la *Revue française*, deux recueils dont il se faisait des armes et qu'il envoyait gratis aux électeurs de Lisieux.

Martignac, le ministre conciliateur, lui permit de rouvrir son cours.

[1] M. Guizot était l'un des membres les plus actifs de la Société *Aide-toi, le ciel t'aidera.*

Digitized by Google

Guizot en profita pour enthousiasmer les écoles et conquérir une sorte de popularité bourgeoise, dont il reste encore aujourd'hui quelques vestiges [1].

Au mois de mars 1829, on lui rendit sa charge de conseiller d'État, ce qui ne l'empêcha point de siéger à la Chambre sur les bancs de l'extrême gauche. Il voyait l'orage au-dessus du trône et se promettait bien, cette fois, d'esquiver la foudre.

Le comité secret du Palais-Royal écoutait M. Guizot comme un oracle.

On n'agissait que par ses conseils; on établissait, au profit de la branche cadette,

1 De 1825 à 1827, il publia un *Essai sur Calvin* et des collections de mémoires sur l'histoire d'Angleterre et sur l'histoire de France.

Digitized by Google

ces menées souterraines qui devaient renverser le trône.

Quand, le 28 juillet, l'homme de Gand franchit les barricades pour aller à la Chambre déclamer ce discours où il parlait de *son dévouement à l'auguste dynastie de Charles X*, il avait déjà son portefeuille en poche. L'orateur cachait le ministre de Louis-Philippe.

Voilà donc M. Guizot au pouvoir!

Complice d'une chambre qui n'avait aucun mandat, on l'a vu ramasser le sceptre dans la boue sanglante de Juillet, pour le donner à ceux qui, de père en fils, le convoitaient depuis deux siècles.

On souffletterait de grand cœur cette inique et capricieuse femelle qu'on nomme

Digitized by Google

la fortune, lorsqu'on la voit se jouer ainsi des peuples et des rois.

Guizot, l'homme de Gand, ministre d'une royauté populaire !

Guizot triomphant à la suite d'une bataille provoquée par les ordonnances, par les ordonnances dont le texte avait, en quelque sorte, été fourni par lui !

Guizot, fils de la rancune et de l'égoïsme, proclamé fils de la liberté !

Heureusement on se détrompa bientôt, quand on vit cet enfant de hasard mordre sa mère.

Le nouveau ministre posa tout d'abord les bases de ce long système de corruption, gouvernementale, qui a descendu la pente de dix-huit années, se grossissant tou-

Digitized by Google

jours comme l'avalanche, pour mieux écraser celui qui s'en était fait l'apôtre.

Il y eut une curée de places et d'honneurs comme on n'en vit jamais de semblable, même sous la seconde République.

A ce festin de Balthazar du budget furent conviés d'abord les auditeurs les plus complaisants de notre cours d'histoire, puis les amis de nos amis les députés, puis tous les faquins sans vergogne qui reniaient comme nous l'ancienne famille, tous les professeurs de province qui avaient lu nos œuvres, tous les avocats qui les avaient achetées; puis enfin, *proh pudor!* notre propre valet de chambre.

Ce domestique de M. Guizot fut nommé sous-préfet [1].

[1] Biographie de Germain Sarrut et de B. Saint Edme, t. I, IIe partie, p. 296.

Digitized by Google

La France entière se récria, et Louis-Philippe changea sur-le-champ de ministres.

Mais l'ambitieux résolu que nous suivons dans sa carrière n'a pas approché la coupe de ses lèvres pour la laisser vider par d'autres et ne point la ressaisir.

La reine Marie-Amélie, qui ne manque ni de finesse d'aperçu ni de jugement, disait de M. Guizot :

— C'est un crabe à pattes inflexibles, qui se cramponne au rocher du pouvoir. On ne l'en arrachera qu'avec le rocher même.

Marie-Amélie a été prophète.

Il est aujourd'hui prouvé que M. Guizot, dans les courts intervalles où d'autres le supplantaient au ministère, demeurait con-

Digitized by Google

stamment et secrètement dans l'intimité du roi. Ces deux natures avaient des points de contact sans nombre. Elles nageaient dans le même élément, l'égoïsme; elles se rencontraient dans le mépris des hommes. Faux moralistes, cœurs secs et froids, Louis-Philippe et son Olivier Ledain croyaient peu à l'honneur et à la vertu, mais en revanche ils croyaient fortement aux instincts matériels, qu'ils développaient outre mesure.

Cormenin a dit avec raison de Louis-Philippe « qu'il faisait pourrir son siècle. » Le mot est juste.

M. Guizot a aidé son maître dans cette noble tâche. Il prônait avec lui la maxime honteuse du *chacun chez soi, chacun pour soi*.

Digitized by Google

Une anecdote trop connue pour qu'on nous accuse de l'inventer trouve ici sa place.

C'était peu de jours avant la condamnation de M. Teste. Guizot venait d'entrer dans le cabinet du roi aux Tuileries.

— Eh bien? demanda Louis-Philippe d'un air assez inquiet.

— Sire, dit le ministre, voici les rapports. Il est impossible d'étouffer cette affaire.

— Hum! réfléchissons pourtant, dit le roi : c'est un ami de la maison.

— Raison de plus, sire. Voulez-vous qu'on nous accuse d'être ses complices?

— Non, certes... Eh! tant pis, après tout! s'écria Louis-Philippe : on plume la poule, mais on ne la fait pas crier.

Digitized by Google

Le mot n'a pas besoin de commentaires : il est aujourd'hui du domaine de l'histoire.

On soutenait la corruption, mais jusqu'au scandale exclusivement. Tout se réduisait à un système d'habileté. La conduite du gouvernement, à cette époque, se résume tout entière dans cette harangue d'un chef de voleurs à sa troupe :

— Gare à la maréchaussée! Les maladroits et les traînards sont pendus!

Teste se noya dans l'opprobre, sans que personne essayât de lui jeter une planche de salut. Hourdequin et autres eurent le même sort. Nous sommes loin de vouloir exciter l'intérêt en faveur des coupables; mais tous ces gens-là ne faisaient que suivre les préceptes qui leur étaient donnés.

Digitized by Google

— Enrichissez-vous! criait M. Guizot aux électeurs de Lisieux.

Cela voulait dire : La fortune seule a droit aux respects du monde; qu'importe le reste? Un sac d'or est tout, l'honneur ne se compte pas. Combien les votes? je suis prêt à payer. Quel prix mettez-vous à vos dévouements? je les achète. Enrichissez-vous! enrichissez-vous!

Il oubliait d'ajouter :

— Mais soyez habiles, ou je vous abandonne.

Après une foule de manœuvres occultes, autorisées en haut lieu, pour gagner dans la Chambre quelque sympathie, M. Guizot reçut de nouveau le portefeuille des mains du roi.

La mort de Casimir Périer lui avait fait

Digitized by Google

la place libre beaucoup plus tôt qu'il ne pensait.

M. de Broglie vint s'asseoir à ses côtés au conseil, ainsi que MM. Thiers et Humann.

On a dit de Guizot qu'il était un télégraphe dont M. de Broglie tenait les fils.

Ce mot peut être spirituel, mais il manque de vérité. Si jamais homme fut lui-même, c'est évidemment le chef de la Doctrine. Il a trop d'insolence dans son orgueil, et trop de cachet dans sa personnalité, pour qu'on l'accuse d'être une doublure.

Quant à M. Thiers, qui voulait à tout prix être ministre, il flattait l'école, mais pour essayer de l'étouffer plus tard [1].

[1] Nous renvoyons nos lecteurs, pour beaucoup de dé-

Digitized by Google

Le président du conseil vit bientôt qu'il s'était donné un rival dangereux.

— C'est toi, disait-il à Broglie, qui as glissé dans mon sein cette petite couleuvre!

On peut dire de M. Thiers qu'il a été pendant quinze années consécutives le moucheron persécuteur de Guizot. Toujours bourdonnant à ses oreilles, toujours à sa piste et le harcelant de ses piqûres, il ne lui laissait de repos et ne lui accordait de trêve que le jour où celui-ci, de guerre lasse, lui cédait la place.

On les vit jouer indéfiniment au jeu de bascule.

tails, à la biographie de M. Thiers. L'histoire de ces deux hommes est connexe : ils se compléteront l'un par l'autre.

Digitized by Google

Thiers descendait, Guizot remontait. Quand le petit ministre était en haut, l'homme pâle était en bas [1].

Mais Guizot ne laissait pas longtemps la victoire à son ennemi. Fort de l'attachement du roi, qui lui permettait de braver l'impopularité, presque aussitôt on le voyait ressaisir l'avantage, et Thiers reprenait son rôle de moucheron.

L'homme de Gand finit par s'accoutumer aux piqûres.

Déjà parfaitement insensible aux affronts, il brava les agaceries et continua sa route fatale.

Il faisait beau le voir à la tribune, avec son grand air, ses lèvres pédantes, et son

[1] M. Guizot mettait continuellement des espions aux trousses de M. Thiers, et celui-ci le lui rendait bien.

Digitized by Google

front sur lequel on n'a jamais pu, même avec une offense, amener la rougeur [1]. Drapé dans sa dignité de commande, toujours calme au milieu des plus rudes orages parlementaires, il traitait ses ennemis d'anarchistes, et les écrasait de son orgueil. Couvrant de sa responsabilité les entêtements du roi, il ne s'appliquait qu'à lui donner raison contre tous. Les éloges du château le consolaient des tribulations de la Chambre. Ne marchant pas avec le pays, il était obligé, pour se soutenir, d'avoir recours au machiavélisme et de s'embourber de plus en plus chaque jour dans l'ornière fangeuse de la corruption. Il achetait les votes, escomptait les consciences,

1 On se rappelle ce mot fameux : « Vos mépris n'arriveront jamais à la hauteur de mon dédain. »

Digitized by Google

salariait tous les parjures, et se glorifiait d'être honnête parce qu'il ne s'enrichissait pas lui-même.

Le veau d'or est tellement adoré dans ce malheureux pays où nous vivons, qu'on regarde immédiatement comme un être presque surnaturel celui qui refuse d'encenser l'idole.

M. Guizot aimait le pouvoir; c'était sa passion, il put constamment la satisfaire : que lui importait la fortune?

On méprise toujours le hochet avec lequel on mène les hommes.

Du reste, par cela seul qu'on n'est pas un voleur, a-t-on droit à un brevet de désintéressement absolu? M. Guizot ne volait pas, mais il économisait. A Londres, il s'inquiétait peu de soutenir aux yeux de nos voi-

Digitized by Google

sins sa dignité d'ambassadeur; il n'avait point d'équipages et courait les rues en parapluie comme un simple croquant. La Révolution de février trouva cet honnête ministre en possession de trente belles mille livres de rente, qu'elle lui laissa.

On a dit de M. Guizot : « C'est l'hypocrite de la corruption. »

Jamais, en aussi peu de mots, on n'a mieux peint l'homme.

Sachant, après avoir mis la main sur le cœur de la France, que les fibres nobles et généreuses ne battaient pas pour eux, Louis-Philippe et Guizot s'appuyèrent sur la bourgeoisie, cette classe gourmande, émancipée en 93, et qui, jusqu'à ce jour, ne s'est occupée que de son ventre, laissant

Digitized by Google

de côté les grands intérêts intellectuels pour satisfaire ses appétits grossiers.

Ils essayèrent bien aussi de protéger les arts, témoin le Musée de Versailles ; mais ils ne réussirent qu'à indisposer les artistes en transportant les mœurs de la boutique dans l'atelier et en marchandant le génie.

Quant aux lettres, ils en avaient peur : ils sentaient que le baril de poudre était là. Tous leurs efforts tendaient à le noyer.

Nous allons étudier maintenant M. Guizot sous un autre point de vue que le point de vue politique.

— Est-il vrai, demandait un député du centre à Royer-Collard, que vous ayez dit de Guizot : « C'est un austère intrigant? »

— Je n'ai pas dit *austère*, répondit Royer-Collard.

Digitized by Google

Ce mot nous servira de transition.

M. Guizot, l'homme éternellement grave, le puritain par excellence, a eu des faiblesses de cœur comme un simple mortel. Cette barre de fer politique s'amollissait et devenait flexible devant le sourire d'une femme.

Ceux qui écriront un jour son histoire secrète pourront dire le nom de toutes les Omphales aux pieds desquelles a filé cet Hercule parlementaire.

Plus un homme est guindé au dehors, plus les échasses qui le portent sont hautes, plus il se familiarise et descend dans la vie intime. C'est l'histoire des écoliers. Quand ils sont attentifs et silencieux pendant la classe, ils se montrent mauvais sujets à la

Digitized by Google

maison. Il faut que, d'une manière ou de l'autre, la corde se détende.

Jamais on ne voyait M. Guizot au spectacle. Il passait invariablement ses soirées dans les boudoirs.

— Les femmes me le perdront! disait Louis-Philippe, scandalisé d'une foule de petites anecdotes grivoises qui lui revenaient aux oreilles.

Mais le roi ne s'y connaissait pas.

On a prétendu souvent, et nous le croyons, qu'une des causes principales des succès oratoires du ministre était la présence de deux beaux yeux qui le regardaient des tribunes. C'était là son stimulant. Il avait en perspective la récompense et faisait merveille.

Depuis l'origine du monde, les femmes

Digitized by Google

aiment les dompteurs d'hommes. Or l'éloquence dompte comme le glaive : aussi leur prodigue-t-on le myrte et le laurier.

Tous les soirs M. Guizot avait sa couronne de myrte.

Notez ici que nous ne le blâmons pas. S'il faut qu'un homme ait une passion, mieux vaut encore celle-là qu'une autre. L'indifférence de notre héros à l'égard de ces millions, que beaucoup de ministres ont empochés sans scrupule, provenait sûrement de son ardeur pour les doux triomphes. On ne peut songer à tout ni s'occuper de tout. Quand on aime l'amour, on oublie l'argent. Nous le savons par expérience.

Il aurait néanmoins été convenable que M. Guizot, en rentrant dans la vie politi-

Digitized by Google

que, eût fermé le rideau de manière à ne pas laisser voir les divinités dont la bouche mignonne dictait les oracles.

La République de février, qui a fouillé partout comme une curieuse, a trouvé de singulières lettres et les a lues tout haut.

Si l'on avait à solliciter une place, à demander une faveur, pas n'était besoin d'invoquer ses droits ou son mérite; il suffisait de faire dire un mot au ministre par madame la princesse de L..... Les plus hauts personnages passaient volontiers sous ces fourches caudines gracieuses, sachant qu'ils n'arriveraient jamais par une autre route à la bienveillance du ministre.

Trois semaines avant la Révolution, M. le duc de Noailles écrivait ceci :

Digitized by Google

« Ma chère princesse,

« Veuillez avoir la bonté de remettre ce petit mot à M. Guizot, que vous verrez probablement dans la journée. C'est pour lui dire le sujet de la conversation que je désire avoir avec lui, et le prier de ne pas prendre, avant de nous avoir entendus, mon beau-frère le duc de Mortemart et moi, de décision sur une chose à laquelle nous attachons un grand prix.

« Agréez tous mes hommages les plus empressés,

« LE DUC DE NOAILLES. »

Il s'agissait de la légation de Hanovre à donner à M. Palamède de Janson, neveu du signataire.

Digitized by Google

Madame de Liéven, toutefois, n'était pas la seule à demander et à obtenir des grâces. D'autres sourires avaient du pouvoir, d'autres yeux charmants essayaient leur empire. On connaissait le côté vulnérable du ministre, et ce fut par une femme qu'un journaliste très-connu réussit à puiser à pleines mains dans le coffre des fonds secrets.

Écoutez! la lettre est piquante.

Dimanche, 19 novembre 1843.

« Monsieur,

« Le désir de vous servir l'emporte sur la crainte d'être indiscrète en vous écrivant.

« *Ma reconnaissance commence*. Voilà

Digitized by Google

ce qui s'est passé entre M*** [1] et moi. Il a fort bien accueilli ma démarche, et, quoique très-difficile, le succès de la négociation que vous m'aviez confiée a été complet. Il serait toutefois opportun que votre entrevue avec le publiciste fût pleine de prévenance, enfin de *cette grâce* qui s'allie si bien chez vous à la gravité de votre esprit.

« Je ne me permettrais point, monsieur, de vous donner ces renseignements, s'ils ne m'avaient pas si bien réussi auprès de la *conquête que nous allons partager*.

« Auquel des deux, du ministre ou du journaliste, devrais-je demander le service suivant?

[1] Le nom est en blanc. Que le lecteur fasse comme nous et devine.

Digitized by Google

« Il s'agit de mon protégé, M. le baron Vidil, la goutte d'eau qui fait déborder le vase et le *prétexte de nos hostilités*. Je sollicite pour lui l'intérim de M. Foy à Athènes, ou toute autre position équivalente en Europe.

« La hardiesse de cette pétition et même de cette lettre vous prouve, monsieur, que je *veux beaucoup vous servir*, puisque je ne crains pas de tant vous devoir.

« ESTHER GUIMONT. »

Cette dame au style câlin et mystérieux est universellement connue dans le monde parisien sous le nom de la *Lionne*.

Elle passe à tort ou à raison pour l'Egérie de M. Émile de Girardin.

Souvent de jolies provinciales luttaient

Digitized by Google

victorieusement avec les Parisiennes et envoyaient des *votes* au ministre dans la plus affectueuse de toutes les correspondances.

Pour être longue, la troisième lettre que nous allons citer n'en aura que plus de charme.

Arras, 30 juillet 1846.

« Vous ne savez pas l'attrait infini qu'un de vos discours me fait éprouver. Le mot *attrait* n'est peut-être pas celui dont je devrais me servir, et cependant c'est celui qui rendrait la sensation que j'éprouvais ce matin en vous lisant. C'était pour moi une joie de la pensée, une joie de la raison, une joie du cœur, que de vous avoir trouvé en lisant mon journal.

« Je ne suis pas très-forte en politique,

Digitized by Google

et, si je n'avais pas eu pour vous une parfaite admiration, une croyance extrême, si enfin vous n'étiez pas *en toute chose* mon étoile, je ne sais pas trop ce que j'aurais été. J'ai le sang un peu mélangé ; mes grands parents l'avaient fort pur. Ils ne comprenaient que l'amour de la dynastie une et indivisible. Pour eux, elle était un épi dont les grains bons et mauvais ne devaient pas être séparés. Mais, monsieur, je veux vous dire que j'ai trouvé, dans les définitions de la politique que vous suivez, une grandeur de pensée encore plus parfaite que celle que nous vous connaissions. Votre beau talent, dans votre dernier discours, semble s'être servi d'un burin encore plus *pur* pour graver dans l'esprit des hommes de notre époque l'amour de la

Digitized by Google

patrie *tel qu'il doit être*. Puissent les pauvres êtres qui ne savent pas penser par eux-mêmes y apprendre le *savoir de la conscience!*

« Je suis ici entourée de gens fort occupés; on s'écoute, on se compte. La grande question d'être ou de ne pas être n'est pas toujours belle en province : *l'intrigue vous prend à la gorge*. Croiriez-vous que, ce matin, j'ai eu le désir de *saisir une voix* indifférente? Un de mes vieux amis, voisin de la ville où je suis en cet instant, m'écrivait : « J'irai dimanche à Lille, si « vous y passez; mais il n'est pas sûr que « ce soit pour y voter. Aucun des candidats « n'a le don de me plaire. » Je lui ai répondu qu'il y en avait peut-être un qui lui déplairait le moins; que celui-là était

Digitized by Google

peut-être *celui qui me plairait le plus;* que, le sachant très-indifférent à l'état de choses actuel, peu lui importait de me *donner sa voix*. J'ai fait la coquette dans ma lettre. Ce n'est pas bien, n'est-ce pas? mais que voulez-vous?

« Maintenant que je suis *un peu reposée*, je vais me jeter de nouveau sur les chemins de fer. Je ne m'arrêterai qu'un jour à Bruxelles pour serrer la main d'une vieille amie de ma mère. *Je serai à Paris vers le* 15, si Dieu et la vapeur me prêtent vie!

« Mille affectueux sentiments. Vous avoir lu ce matin m'a *rendue gaie*.

« MARGUERITE. »

Adorable petite femme!

Digitized by Google

Quoi ! vraiment, les discours de M. Guizot vous émoustillaient à ce point?

Si notre petit livre vous tombe entre les mains, madame, apprenez à ne plus être aussi expansive. Les révolutions sont bavardes, elles trahissent jusqu'aux secrets du cœur. Nous avons lu votre autographe dans les bureaux de la *Revue rétrospective*. M. Guizot, qui tenait à le conserver sans doute, n'eut pas le temps de le serrer dans sa valise, le jour où ces mêmes hommes, dans l'esprit desquels il gravait si bien l'amour de la patrie, le chassèrent avec la plus noire ingratitude. Un ministre qui se sauve oublie ses papiers intimes; on les trouve, on les publie; et que dira votre époux, si vous en avez un? Il trouvera tout au moins bizarre que vous ayez

Digitized by Google

signé Marguerite tout court. C'est bien familier, madame! Annoncer, en outre, que vous serez à Paris le 15 est une phrase compromettante après les phrases qui précèdent. Vous donnez clairement rendez-vous à ce cher M. Guizot, pour lequel vous avez des sentiments si tendres, et le canapé de la doctrine, personne ne l'ignore, ne se montrait jamais ingrat pour les jolies femmes qui l'aidaient à conquérir des votes.

Cette partie de l'histoire de M. Guizot nous semble bouffonne.

On affirme que, sa passion pour madame de L..... [1] devenant trop publique, le roi lui dit :

[1] Sa seconde femme était morte. On affirme que M. Guizot, comme Louis-Philippe, était bon époux et

Digitized by Google

— Que ne l'épousez-vous ?

— Ah ! sire, répondit Guizot, vous n'y songez pas : on la soupçonne d'être en correspondance avec le czar.

bon père. Nous sommes loin d'effacer de leur histoire cet éloge, qui sent un peu l'épitaphe. Toutefois, pour ce qui concerne le ministre, nous élèverons quelques doutes. Il est difficile de croire aux qualités d'un homme qui pose éternellement pour mettre ces qualités en relief. Très-souvent, au retour de la Chambre et après les discussions les plus orageuses, M. Guizot rentrait chez lui et se mettait à jouer au *cheval fondu* avec ses enfants. Mais il avait toujours soin de se laisser voir. Jugez de l'effet de l'anecdote quand on la racontait le lendemain : Henri IV ne pouvait plus soutenir le parallèle. Lorsque sa seconde femme et ses fils moururent, il porta lui-même leurs cadavres sur une table de marbre, les purifia, les aromatisa et leur rendit tous ces devoirs pieux en présence des domestiques. Il ne parlait jamais à sa mère que la tête découverte et en donnant les marques du plus grand respect. Chacun peut apprécier ces faits à sa manière ; mais nous éprouvons involontairement un peu de défiance pour l'homme qui pose jusque dans ses affections et dans sa douleur.

Digitized by Google

— Raison de plus, répliqua Louis-Philippe ; nous dicterons les lettres.

— Oui, mais elle ne veut perdre ni ses titres ni son rang, balbutia le ministre. Jamais elle ne consentira à s'appeler *madame Guizot*.

— A la bonne heure ! dit le roi, donnez au moins le motif véritable : je comprends celui-là.

Peut-être ne devrions-nous pas égayer ainsi nos lecteurs aux dépens des personnages dits sérieux. Cela n'arriverait point si messieurs les ministres imitaient les éléphants et cachaient leurs amours.

M. Guizot s'est toujours cru fort bel homme.

Ses prétentions à cet égard vont jusqu'au ridicule. Il tient à voir partout son

Digitized by Google

image, et, chez lui, l'envahissement du portrait n'a point de bornes.

La peinture à l'huile, le pastel, le burin, le crayon et la photographie ont rivalisé d'ardeur pour reproduire cette tête hautaine et fière, posée comme un point d'exclamation sur une charpente osseuse. Sa maison[1] ressemble à un immense musée qui répète constamment le même tableau et ne change que le cadre. Il y a trente portraits de M. Guizot dans la chambre à coucher, vingt dans le salon, quinze dans l'antichambre et dix à la cuisine. M. Guizot daigne quelquefois y descendre.

Nous ne comptons ni les médaillons ni les bustes.

On n'a jamais vu, depuis Narcisse,

[1] Rue de la Ville-l'Évêque, n° 8.

Digitized by Google

homme plus épris de son image. Il l'eût volontiers contemplée du matin au soir dans le cristal d'une fontaine.

Ceci est un trait de plus, qui sert à caractériser ce profond égoïsme, que M. Guizot a pris au fond de son âme pour l'inoculer à son siècle. Il prononce *moâ* comme M. Prudhomme, avec la même intonation prétentieuse et la bouche largement ouverte, afin de donner plus d'ampleur à l'accent circonflexe.

Son regard orgueilleux semble dire : « Je suis tout, vous n'êtes rien ! »

Du mépris qu'il a pour les autres il fait un trône à sa propre estime.

On l'a vu sacrifier sans cesse les intérêts les plus chers du pays à cette personnalité monstrueuse. Il alla jusqu'à ériger

Digitized by Google

sa constante présence au ministère en système, et trouva de chauds prosélytes pour défendre avec lui cette nouvelle doctrine.

Nous avons découvert à la Bibliothèque impériale une épopée burlesque, la *Guizotide*, écrite à la manière de Scarron, et où se lit ce passage :

Ce fut lors que ses camarades,
De Thiers méprisant les ruades,
Reçurent le nom si flatteur,
Le beau nom de *Conservateurs*,
Non pas qu'ils conservent la France
Dans une noble indépendance ;
Non : ce titre dit avant tout
De conserver Guizot debout.

Mannequin volontaire d'un roi qui n'acceptait pas franchement son rôle constitutionnel, et qui finassait avec la nation, M. Guizot s'attachait aux bras des fils de marionnettes, dont il plaçait respectueuse-

Digitized by Google

ment l'extrémité dans la main du maître.

Ces deux hommes n'avaient qu'une même volonté, qu'une même action, et, disons-le, qu'une même rouerie.

Lors de l'ambassade de Londres, M. Guizot recevait des notes secrètes du roi. Il n'obéissait pas à M. Thiers. On a voulu nier ce fait, qui, dans un autre dictionnaire que celui des diplomates, s'appellerait une trahison.

Nous n'avons qu'un mot à répondre :

En laissant isoler la France dans la question d'Orient, l'ambassadeur a été inhabile ou il a été fourbe. Sortez de ce dilemme!

La complaisance du ministre pour le roi ne se bornait pas à la politique seule, elle descendait aux niaiseries les plus sottes et aux détails les plus extravagants.

Digitized by Google

Un exemple :

Ce que Louis-Philippe aimait le mieux en théâtre était la farce du *Malade imaginaire*. M. Guizot prenait soin d'inscrire cette pièce au programme toutes les fois que la Comédie-Française jouait à la cour. Jamais la scène des lavements ne manquait son effet sur le roi : il riait aux éclats, et le ministre faisait chorus.

Un soir, par les ordres de M. Guizot, un des comparses, armé de l'instrument connu, lança un jet liquide au nez d'Argan.

— Ah ! bravo ! bravo ! s'écria Louis-Philippe, heureux de cette charmante fioriture ajoutée à l'œuvre de Molière.

Et M. Guizot de se tenir les côtés comme le roi.

Quand le commissaire royal auprès du

Digitized by Google

théâtre de la rue Richelieu allait prendre ses instructions pour de nouvelles représentations, soit aux Tuileries, soit à Versailles, le ministre disait :

— Donnez le *Malade*, toujours le *Malade*... Et surtout beaucoup de seringues !

Il était impossible d'apporter dans la flatterie plus de goût, plus de tact et plus de délicatesse.

En se mettant corps et âme à la merci d'un homme qui lui rendait en pouvoir ce qu'il recevait en soumission, M. Guizot a pu satisfaire, dix-huit années durant, ses orgueilleux instincts ; mais il a fini par se précipiter dans un gouffre, en y entraînant Louis-Philippe, sans que la France daignât leur tendre la main pour les sauver.

Le ministre ne voyait pas que cette na-

Digitized by Google

tion, qu'il essayait de conduire avec sa férule de pédagogue, n'avait qu'un mouvement à faire pour l'écraser.

Surpris par le tremblement de terre de 1848, il fut saisi d'épouvante, et se sauva sous le déguisement qui pouvait le mieux protéger sa fuite [1].

[1] Dans son trouble, il arriva une heure trop tôt à l'embarcadère du Nord. Il était en blouse et en casquette. Pour ne pas être reconnu, il se mit à lire toutes les affiches placardées sur les murs voisins. Il écrivit ces détails à sa mère, et lui peignit ses angoisses dans une longue lettre que celle-ci montra chez madame de Récamier. La princesse de Liéven se trouvait dans le salon de cette dernière. Quand on vint dire que Louis-Philippe se sauvait au travers de la Normandie avec un costume de paysan et coiffé d'un bonnet de coton : — « Et Guizot? demanda-t-elle sans quitter des yeux un journal qu'elle tenait à la main. — Il s'est déguisé en ouvrier, madame. — Bon! je le reconnais là! fit la princesse. N'ayez aucune crainte, il se tirera d'affaire. » Puis elle continua de lire avec le plus grand calme.

Digitized by Google

L'heure de l'infortune et du châtiment sonnait pour lui.

Avant de partir, il ne put même pas embrasser sa mère, la seule affection véritable qu'il eût au monde. Lorsque celle-ci voulut le rejoindre à Londres, elle comptait sans la mort, qui l'arrêta en chemin.

Il faut être aveugle pour ne pas voir ici le doigt de Dieu.

Du trône où il est monté en trois jours par les pavés et les barricades, Louis-Philippe descend en trois jours par les barricades et les pavés.

Guizot, qui eût donné tout son sang pour fermer les yeux de sa mère, ne put même pas venir prier sur sa tombe.

On dit que Louis-Philippe et son ministre vivaient dans l'exil éloignés l'un de l'autre. Le

Digitized by Google

remords ne rapproche pas deux complices.

M. Guizot, depuis cinq ans, se résigne difficilement à l'oubli. Sa plume lui reste, et il cherche à réveiller quelques intrigues, à aiguillonner quelques passions; mais l'indifférence publique fait justice de ces tentatives.

L'écrivain, du reste, n'a plus de souffle, le diplomate est éreinté.

Son *Histoire de la Démocratie en France* et son fameux article de la Revue contemporaine, *Cromwell sera-t-il roi?* ressemblent aux sermons de l'archevêque de Grenade, après l'apoplexie. Entouré des vieux haillons de son ancienne défro-

Digitized by Google

que légitimiste, il eût voulu faire croire que le cabinet de rédaction de l'*Assemblée nationale* était un berceau, quand il n'était qu'un sépulcre.

Nous dirons avec Laurent Pichat :

Faites place ! Rentrez dans la nuit, vieilles ombres.
Tous ces gens-là sont morts, il faut les enterrer.

Cet excellent docteur Véron, dans ses *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, consacre dix ou douze pages d'un style fort lourd à une sorte de réhabilitation de M. Guizot.

Ah ! que vous êtes bien venu, docteur, à plaider une pareille cause !

Quoi ! l'auteur des *Martyrs* et d'*Atala* vous a dit que M. Guizot n'avait jamais

Digitized by Google

travaillé au *Moniteur de Gand?* Il est fâcheux que celui dont vous invoquez le témoignage dorme sous le rocher de Saint-Malo. La tombe est muette, elle ne dément jamais personne.

Quoi! ce n'est pas M. Guizot, mais bien un frère à lui, qui a signé le fameux acte additionnel aux constitutions de l'Empire?

Voilà, docteur, une vérité boiteuse qui a mis du temps à faire sa route.

Ces vérités-là, que l'on voit tout à coup surgir, après trente-huit ans, quand elles devaient apparaître tout d'abord et rayonner au grand jour, ressemblent furieusement aux fantômes d'un rêve. Est-ce que vous écrivez tout endormi, docteur?

Laissez marcher l'histoire, et ne lui donnez pas de croc-en-jambe.

Digitized by Google

Votre honnête bourgeoisie s'abuse ; il n'y a nulle part, fût-ce dans une boutique d'apothicaire, une drogue assez puissante et assez corrosive pour effacer la tâche d'encre.

Guizot reste l'homme de Gand, malgré vous et malgré tous ceux qui voudraient le défendre.

Il a été le grand prêtre de l'égoïsme, ce dieu ventru de nos jours.

Sans conscience ministérielle comme Talleyrand, il avait de moins la franchise et la gaieté. Calvin de la diplomatie, on l'a vu nier souvent, en politique, le dogme de la bonne foi et la présence réelle de l'honneur.

Non, ce n'est point là un fils de la France !

Il a livré le pays aux insultes des nations rivales. Valet obséquieux d'une dy-

Digitized by Google

nastie qui sentait le trône chanceler sous elle, rien ne lui coûta pour affermir ce trône. La paix à tout prix n'eut pas de plus intrépide défenseur. Dédains, humiliations, outrages, il avait un mandat pour tout accepter. Quand l'étranger versait l'affront, le ministre de Louis-Philippe tenait la coupe et nous forçait à boire.

Assez donc, assez, docteur!

Nous préférons à votre jugement celui de Cormenin. Lisez ce qu'il écrivait de M. Guizot en 1838[1], de M. Guizot l'homme implacable dans son ambition, dans ses doctrines et dans ses rancunes.

« Il passe, dit-il, pour être cruel. Ses yeux flamboyants, sa figure blême, ses lèvres contractées, lui donnent l'apparence

[1] *Livre des Orateurs*, page 518.

Digitized by Google

d'un proscripteur. La profonde estime et le contentement inaltérable qu'il a de lui-même remplissent trop son âme pour y laisser quelque place à d'autres sentiments. Il s'enfoncerait la tête la première dans l'Océan, qu'il ne conviendrait pas qu'il se noie, et il croit à sa propre infaillibilité avec une foi violente et désespérée.

« Il ressemble à ces anges d'orgueil qui bravaient la colère du Dieu vivant, et qui, les ailes renversées, étaient précipités dans les profondeurs de l'abîme. »

FIN.

Digitized by Google

à mon grand
reg[illegible]ar l'Espagne
en [illegible]ur, par de
pet[illegible] vous dirai
qu[illegible] voir, et que
vo[illegible]

Luisan

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google